

LES DEUX
SUIVANTES,
OPERA-COMIQUE
EN TROIS ACTES;

*Représenté pour la première fois sur le Théâtre
de la Foire S. Laurent en 1730.*

Tome II.

A



A C T E U R S.

LUCINDE.

FLAVIE, *Fille de Lucinde.*

AGATHINE, *Sœur de Flavie.*

LE VICOMTE, *Oncle de Flavie.*

LÉANDRE, *Amant de Flavie.*

LISETTE, *Suivante de Flavie.*

ZERBIN, *Valet de Lucinde.*

ORGON, *Pere de Léandre.*

TROUPE DE PAISANS ET DE PAYSANNES.

UN Maître DE MUSIQUE, } *& leurs*
UN Maître DE BALLET, } *suites.*



LES DEUX
SUIVANTES,
OPERA-COMIQUE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
LISETTE.



CONSULTONS-NOUS un peu ; la commission dont Léandre m'a chargée, me paroît délicate.

Air : *Que faites-vous , Marguerite ?*
Au bal il voit ma maitresse ,
De ses traits il est charmé ;
A ij

4 LES DEUX SUIVANTES ,

Et c'est à moi qu'il s'adresse,
Pour tâcher d'en être aimé.

S'il aime sincèrement , & qu'il ait du bien ,
comme il me l'a assuré , en le servant j'obligerai Flavie ; mais tout cela peut fort bien ne pas être , & en ce cas, ce seroit un mauvais office que je rendrois à ma maîtresse. L'affaire est embarrassante ; il ne faut pourtant pas l'abandonner tout à fait.

Air : Folies d'Espagne.

De vrais Amans , ces lieux sont fort avarés.
Qui veut en voir , doit faire plus d'un pas ;
Les époux , de jour en jour plus rares ,
Ne cherchent point qui ne les cherche pas.

Toute réflexion faite , je ne risque rien à sonder les sentimens de Flavie sur le chapitre de cet amant ; elle vient , tâchons adroitement de lire dans son cœur.

SCENE II.

L I S E T T E , F L A V I E .

F L A V I E .

QUE je suis charmée de te trouver, ma chère Lisette!

L I S E T T E .

Air : Le je n'sçais qu'est-ce.

Ah ! qu'avec plaisir je reçois

Cette douce carresse !

Qui cause , ma belle maîtresse ,

L'aimable humeur où je vous vois ?

F L A V I E .

Eh ! c'est un certain je n'sçais qu'est-ce ,

Ah ! c'est un certain je n'sçais quoi.

Je suis comme cela depuis hier au soir.

L I S E T T E .

C'est-à-dire que vous avez pris cette gaité dans le bal où j'ai eu l'honneur de vous accompagner.

F L A V I E .

Je le crois.

L I S E T T E .

Il m'est arrivé la même chose , à moi. La danse , les violons , tout cela m'a laissé une impression que je n'ai pas coutume d'éprouver.

Air : O reguingué , ô lon , lan , la.

Du souvenir qui m'est resté ;

Mon esprit sans cesse enchanté ,

Toute la nuit m'a présenté

Les objets les plus agréables ,

Et les songes les plus aimables.

A iij

6 LES DEUX SUIVANTES,

FLAVIE.

Qu'as-tu donc rêvé ?

LISETTE.

Qu'on vous alloit marier.

FLAVIE.

Moi ! à qui ?

LISETTE.

A un richard , un gros Financier. Vous secouez la tête ; vous aimeriez mieux un Officier , n'est-ce pas ?

FLAVIE.

Aurois-je tort ?

Air : Menuet d'Opera.

Un Plumet

Semble fait

Pour causer un bonheur parfait.

Dans ses soupirs ,

Il mêle toujours les plaisirs.

Point de langueurs ,

Jamais de douleurs ,

Ni de pleurs.

Toujours actif ,

Toujours attentif ,

Toujours vif ;

Il est galant ,

Amusant ,

Complaisant ;

Ses discours
Sont toujours
Le joli jargon des Amours.

L I S E T T E.

Voilà un portrait d'après nature.

F L A V I E.

Gageons que le Masque qui me parla hier
au bal, est du nombre.

Air : *Talalere.*

Je ne puis m'empêcher de rire,
Lorsque-je pense à cet amant :
Comme il me contoit son martyre !
Et qu'il me disoit galamment :
Je veux mourir sous votre empire !

Talalé, talalere.

L I S E T T E.

C'est donc là ce qui vous met de si bonne
humeur. Est-ce que vous avez fait attention
à ses discours ?

F L A V I E.

Pas autrement.

L I S E T T E.

Vous avez bien fait.

F L A V I E.

Pourquoi cela ?

L I S E T T E.

Bon !

A iv

8 LES DEUX SUIVANTES,

Air : *Menuet.*

C'est un volage ;
N'y pensez plus ,
Ah ! quel abus !
C'est un volage ;
N'y pensez plus.
Cet amant coquet ;
Au premier objet ,
Incessamment
S'engage.
Tout ce qu'il voyoit ;
Hier recevoit
Son hommage.
C'est un volage , &c.

FLAVIE.

Il me semble que tu l'accuses un peu légèrement.

LISETTE.

Point du tout. Vous n'avez donc point remarqué qu'il en contoit à toutes les Dames du bal ?

FLAVIE.

Je n'ai pas vû cela ; & cependant je n'ai pas cessé de l'examiner. Voilà trois fois de suite qu'il y vient ; je ne me suis jamais aperçue qu'il en ait voulu à d'autres qu'à moi.

L I S E T T E.

Vous n'avez pas cessé de l'examiner ; cela dit quelque chose. Eh ! bien : je suppose qu'il vous aime , quel fonds peut-on faire sur lui ? C'est un inconnu qui n'est ici que depuis huit jours ; il m'a dit lui - même qu'il n'aimoit qu'à voyager , & que depuis trois ans il n'avoit point vû son pere.

Air : Je m'approche vainement.

On doit faire peu de cas
D'un amant semblable.

F L A V I E.

Ces raisons n'empêchent pas
Qu'il ne soit aimable. (bis.)

L I S E T T E.

Air : Robin , turelure.

Un langage si flatteur
Est pour lui d'un bon augure ;
Je gage qu'à votre cœur ,
Turelure ,
Il a fait une blessure ,
Robin , turelure , lure :

F L A V I E.

Air : Je ne suis pas si Diable.

Je ne suis pas si folle
Que de m'abandonner
A quelqu'ardeur frivole ;

A v

Qu'on puisse condamner ;
 Je dépends d'une mere
 Dont je suivrai les loix ;
 Et je ne veux rien faire
 Que par son choix.

L I S E T T E.

Paix , paix ; je l'apperçois qui vient.

S C E N E I I I.

LUCINDE, FLAVIE, LISETTE.

L U C I N D E.

VOUS voilà bien en conversation ! Puis-je
 en sçavoir le sujet ?

F L A V I E.

Lisette me conte un rêve qu'elle a fait
 cette nuit.

L I S E T T E.

Oui , Madame , j'ai rêvé.

Air : *Nostradamus.*

Que vous allez avoir un gendre ,
 Et qu'avant la fin de ce jour
 L'Hymen & le Dieu de l'Amour ,
 Pour vous le choisir , vont s'entendre.

L U C I N D E.

On a vu des songes souvent
 Confirmés par l'événement.

L I S E T T E.

Vous riez, Madame ! Ce sourire me fait soupçonner qu'il y a ici quelque chose de caché. Ah ! ma petite maîtresse, de grace, faites nous en part. (*A Flavie.*) Parlez donc, vous.

F L A V I E.

Ma chère mère, je vous en prie, contentez Lisette.

L U C I N D E.

Je ne puis rien vous refuser.

Air : Réveillez-vous, belle endormie.

La nouvelle est trop agréable,
 Pour vous la taire plus longtems ;
 Bientôt par un lien durable,
 L'Hymen rendra vos vœux contents.

Votre mariage est conclu.

L I S E T T E.

Mademoiselle, entendez-vous ? Avec qui, Madame ?

L U C I N D E.

Avec un Gentilhomme qui aime Flavie tendrement, & qui est en situation de la rendre heureuse. Vous l'avez vû ici il y a un mois.

L I S E T T E.

Quoi ! Madame ; c'est-là l'époux que vous destinez à Mademoiselle !

A v j

Air : *Lere , la.*

Son âge contre lui prévient ;
 Cet homme , autant qu'il m'en souvient ,
 A l'air d'être sexagenaire ,
 Lere , la , lere , lan , lere ,
 Lere , la , lere , lan , la.

LUCINDE.

Tu ne t'en souviens pas , apparemment.
 Suivez-moi , ma fille ; j'attends un marchand
 d'étoffes ; vous verrez celles qui sont de votre
 goût.

SCENE IV.

LISETTE.

LA pauvre enfant ! la voilà bien partagée !
 Cela me pique , je veux servir Léandre.

Air : *C'est ce qui nous enrume.*

Ne vous flattez pas , vieillard amoureux ,
 De pouvoir un jour contenter les feux
 Qu'en vous Flavie allume.

D'hymen vous voulez former les doux nœuds ;
 C'est ce qui vous enrume.

Que je serois charmée si Léandre à pré-
 sent. . . ! Bon : le voici.



SCÈNE V.

LÉANDRE, LISETTE.

LÉANDRE.

EH ! bien , ma chere Lisette ?*Air : Margot , sur la brune :*

As-tu vû Flavie ?

Parle-moi , je te prie :

As-tu vû Flavie ?

Tire-moi d'embarras :

Que dit la Belle ,

Que pense-t-elle

D'un cœur fidele ,

Que ses appas

Sçauront fixer jusqu'au trépas ?

Tu ne me dis rien. D'où vient ce silence ?
 Ah ! je ne vois que trop ce qu'il m'annonce.

LISETTE.

Que vous êtes vif ! Donnez-vous un peu de
 patience. Je viens de voir la mere & la fille.

LÉANDRE.

Qu'as-tu sçu de Flavie ?

LISETTE.

Eh ! mais , du bien & du mal.

Air : Rien n'est si beau.

J'ai découvert avec adresse ,
 Qu'hier au bal votre maitresse
 Prit plaisir à votre entretien ;
 Voilà le bien.

Mais j'ai sçu que son cœur sévère
 Veut s'en rapporter à sa mere ,
 Pour former le nœud conjugal ;
 Voilà le mal.

L É A N D R E.

Et la mere, que t'a-t-elle dit ?

L I S E T T E.

Du mal & du bien.

Même Air.

J'ai sçu par elle que Flavie ,
 Dans quelques jours doit être unie
 Avec un fortuné rival ;
 Voilà le mal.

Mais le mari qu'on lui destine
 Est dans un âge qui décline ,
 Et peu propre à ce doux lien ;
 Voilà le bien.

L É A N D R E.

Quoi ! Flavie doit être incessamment ma-
 riée ! Ciel ! que me dis-tu ?

L I S E T T E.

Rien qui doive vous désespérer. Vous êtes
 jeune, riche, amoureux.

Air : *Si jamais j'ai le cœur tendre.*

L'argent , l'amour , la jeunesse ,
Avec un peu d'entregent ,
Toujours près d'une maitresse
Font réussir un amant.

Que l'espoir en vous renaisse :

Rien ne peut vaincre l'argent ,

L'amour & la jeunesse.

L É A N D R E.

Ah ! Lisette , c'est peu que tout cela sans
ton secours ; ne me le refuse pas , je t'en
conjure.

Air : *Son petit cœur de quinze ans.*

Tu peux tout attendre de moi.

Que ne ferai-je point pour toi ,

Si , par tes soins & tes talens ,

Quelque jour je puis être

Maître

De mon petit cœur de quinze ans ?

Protege ma passion.

L I S E T T E.

Air : *Pour le mariage , bon.*

Comptez sur mon ministère ;

Mais c'est sous condition

Que je ferai votre affaire ,

Pour le mariage ,

Bon ;

Pour le badinage ,

Non.

16 LES DEUX SUIVANTES,

L'intérêt ne me domine pas assez pour trahir Flavie : je vous le répète encore ;

Air : Tes beaux yeux.

Si l'humeur inconstante
Conduit ici vos pas ,
Je suis votre servante ,
Je ne m'en mêle pas.

L É A N D R E.

Non , non , mon cœur fidèle
Veut que le nœud d'époux
M'enchaîne avec la Belle.

L I S E T T E.

Je vais agir pour vous.

Çà , consultons-nous avant toutes choses.
Il est bon de vous donner une idée des personnes à qui vous avez affaire.

L É A N D R E.

De quel caractère est Lucinde ?

L I S E T T E.

C'est une femme qui , comme bien d'autres , veut se défaire d'une fille qui commence à lui porter ombrage.

Air : Je ne sçais ce qu'il veut faire.

Elle a pour frere un Vicomte ,
Grand faiseur de complimens ;
De toute part il en conte ,
Et c'est un de ces amans

A flamme vagabonde ,
 Qui court partout le monde.

L É A N D R E.

Crois-tu qu'il ne nuira point à nos projets ?

L I S E T T E.

Loin de s'opposer au plaisir , il nous en propose souvent. Il nous donne tous les jours des fêtes.

L É A N D R E.

Elles pourront nous être utiles ; & le prétendu ?

L I S E T T E.

Madame ne m'a point dit son nom ; je sçais seulement que c'est un Gentilhomme riche , & sur le retour. Il n'est point ici & ne viendra que dans quelque tems. Voyons à arranger nos mesures. Que voulez - vous que je fasse pour vous ?

L É A N D R E.

Air : Menuet de Grandval.

Que d'entretenir ma maitresse
 Tu me procures la douceur ;
 Que je puisse , par ton adresse ;
 L'assurer de ma vive ardeur.

L I S E T T E.

C'est à quoi je rêve : mais la circonstance

de son prochain mariage y met une difficulté qui m'embarrasse ; car d'aller de but en blanc lui déclarer votre amour , cela pourroit la révolter. Il faut du ménagement ; voyons , pensons chacun de notre côté.

L É A N D R E.

Je le tiens , je le tiens.

L I S E T T E.

Victoire , victoire.

L É A N D R E.

Tu m'as fais oublier un moyen que j'avois trouvé.

L I S E T T E.

Vous m'avez fait perdre la meilleure idée du monde. Laissez-moi.

L É A N D R E.

Air : Tout vous adore.

Dans ce besoin j'implore ton secours ;
Tu me le dois , puissant Dieu des Amours.

C'est ton ouvrage ,

C'est ton image ,

Que la Beauté

Dont je suis enchanté.

L I S E T T E.

J'y suis , j'y suis. C'est bien aux hommes ,
ma foi , à nous le disputer pour l'invention.

Air : *La serrure.*

Vive notre imaginative
 Pour le mystere de l'Amour ;
 Quand un cas important arrive,
 Jamais elle ne reste court.

Allons, voyons comment vous vous tirez du projet que je médite.

Air : *Entre l'amour & la raison.*

Faites devant moi quelques pas :
 Haut le menton, baissez les bras.
 Composez bien votre visage,
 Prenez un modeste maintien ;
 Baissez les yeux : cela va bien ;
 Il ne m'en faut pas d'avantage.

L É A N D R E.

Je n'entends rien à ce discours.

L I S E T T E.

On vient ; cachez-vous dans ce cabinet.

S C E N E V I.

LUCINDE, LISETTE.

L I S E T T E.

C'Est Lucinde. Elle arrive à propos pour l'exécution de mon projet. Affectons un air rêveur.

LUCINDE.

Il me semble que j'ai vû un homme avec vous, il n'y a qu'un moment.

LISETTE.

Avec moi , Madame ? C'est une personne qui m'apporte des nouvelles de mon pays.

LUCINDE.

Air : Tout roule aujourd'hui dans le Monde.

Vous rêvez , vous êtes distraite :

Qui cause en vous ce changement ?

Parlez , expliquez-vous , Lisette.

LISETTE.

Non , ce n'est point sans fondement.

Jamais je ne fus inquiète

Pour un sujet plus important.

Vous avez toujours eu des bontés pour moi , Madame ; elles m'autorisent à vous demander aujourd'hui votre conseil dans une affaire de la dernière conséquence.

LUCINDE.

De quoi s'agit-il.

LISETTE.

Air : Par bonheur.

Par bonheur ou par malheur ;

On veut engager mon cœur ;

D'hymen on m'offre la chaîne ;

Et pour prendre mon parti ,

On me donne une semaine

Dans la lettre que voici.

Air : Vaudeville du Port à l'Anglois.

Pour moi l'hymen est-il bon ?

LUCINDE.

Oui , non ;

C'est selon.

LISETTE.

Les soins fâcheux sont le partage

De ceux que l'on voit en ménage ;

Ils sont souvent dans l'embarras.

LUCINDE.

Ne vous mariez pas.

LISETTE.

Oui : mais celui qu'on me destine ;

A de quoi fonder la cuisine ;

Et de plus c'est un gros garçon.

LUCINDE.

Eh ! mariez-vous donc.

LISETTE.

Me marier , quitter une maîtresse aimable pour un mari dont l'humeur ne me conviendra peut-être pas ! Non , je ne puis m'y résoudre.

LUCINDE.

Ma chere enfant , je te tiendrai compte de ce sacrifice.

LISETTE.

Mais ,

Air : Le jardinage.

Dans mon pays il me reste
 Quelque bien qu'on me conteste ;
 Jamais je n'en aurois rien.
 Pour conduire ceue affaire ,
 Un époux m'est nécessaire :
 Un peu d'aide fait grand bien.

LUCINDE.

Il est vrai que les hommes entendent mieux cela que nous.

L I S E T T E.

Vous le sçavez bien, Madame.

Air : Quand un femme.

Quand une femme est sans mari , (bis.)
 Tout comme il veut , un ennemi
 La mene & la balotte ;
 C'est un arbrisseau sans appui ,
 Un vaisseau sans pilote.

LUCINDE.

Allons , allons ; il faut te marier. Je serois fâchée que ton zele pour moi te fit manquer un établissement qui peut t'être avantageux. As-tu fait réponse ?

L I S E T T E.

Oui , Madame.

LUCINDE.

Qu'as-tu mandé ?

L I S E T T E.

Comme je prévoyois bien le conseil que vous venez de me donner , j'ai fait réponse que je le voulois bien.

L U C I N D E.

Voilà ce qui s'appelle une fille de précaution. Je suis cependant fâchée que tu nous quitte à la veille du mariage de ma fille ; cela te vaudroit quelque présent. Est-ce que tu ne peux pas rester encore quelques jours avec nous ?

L I S E T T E.

C'est bien mon dessein , Madame ; je ne vous quitterai point que vous n'ayez une femme de chambre , & qu'elle ne soit au fait de la maison.

L U C I N D E.

Air : J'apporte une plume.

En sçais-tu quelqu'une ?

Adresse-la nous.

L I S E T T E.

Oui , j'en connois une ,

Faite exprès pour vous.

Elle est jeune , grande , forte :

De plus , sur ma foi ,

Pour l'adresse , elle l'emporte

De beaucoup sur moi.

24 LES DEUX SUIVANTES ,

Vous la pouvez prendre en toute sûreté.

LUCINDE.

Tu la connois donc assez pour m'en répondre?

LISETTE.

Elle est de mon pays : nous sommes parentes ; c'est ma cousine à la mode de Bretagne.

LUCINDE.

Tant mieux.

LISETTE.

Elle a de la politesse & de l'intelligence. Je ne crains qu'une chose.

LUCINDE.

Quoi ?

LISETTE.

Air : De Tancrede.

Trop d'épaisseur en sa figure
Peut-être vous rebutera ;
Elle n'en est pas , pour cela ,
Moins vive dans son allure.

LUCINDE.

Il ne faut pas toujours juger par l'extérieur.

LISETTE.

Je me flatte que vous serez contente de ma cousine.

Air :

Air : *Quand elle cout.*

C'est une fille douce & sage ,
 Que l'on peut employer à tout ;
 Pour veiller aux soins du ménage ,
 Avant l'aurore , elle est debout.
 Les plaisirs n'ont rien qui la tente :

Quand elle cout , (3 fois.)
 Elle est contente.

LUCINDE.

Fais-lui dire de venir , je serai ici dans un moment.

LISETTE.

Voilà l'affaire en train , & je commence à espérer.

SCENE VII.

LISETTE, LÉANDRE.

LÉANDRE.

MA cousine , je suis votre servante.

LISETTE.

Je suis la votre de tout mon cœur ; vous nous avez entendues ; vous sçavez à quoi je vous destine.

LÉANDRE.

Oui , ma belle parente ; je sçais

Tome II.

B

Air : Le jus d'Octobre.

Que , sous la charmante Lisette ,
Je vais faire , en cette maison ,
Mon noviciat de toilette ,
Et m'instruire à mettre un ponpon.

L I S E T T E.

Avouez que les femmes ont de la res-
source là.

L É A N D R E.

Les hommes aussi quelquefois.

L I S E T T E.

Oh ! ça , vous sçavez tout le bien que j'ai
dit de vous. Il est question d'achever ce que
j'ai commencé.

L É A N D R E.

Tu m'as un peu trop vanté ; je crains de ne
pas répondre à l'idée que tu as donnée de
mes talens.

Air : N'aurai-je jamais un amant ?

Comment veux-tu , de bonne foi ,

Que je puisse , moi ,

Connoître aussi bien que toi ,

Ce qui concerne ton emploi ;

Frisure en marron ,

Frisure en bichon ,

Frisure en mouton ,

Manille à dentelle ,

Fleurs , aigrettes , moulinets ,

Cabochons , mitons , bilboquets ,

En un mot toute la suite
Des colifichets
Faits

Pour orner vos attraits ?

L I S E T T E.

Ne vous embarrassez de rien ; je resterai
pour vous apprendre , & indépendamment
de cela ,

Air : Je suis un bon soldat ;

Du petit Cupidon

La leçon

Vous rendra tout facile ;

C'est un Maître qui met

Vite au fait ,

L'amant le moins habile.

L É A N D R E.

Air : L'Amour est un voleur :

Pour chercher ce qu'il faut ,

Je fors , belle Lisette :

Sous l'habit de foubrette

Tu me verras bientôt.

L I S E T T E.

Allez , & soyez presté :

A mes avis conformez-vous ;

Et zeste , zeste ,

Le Dieu dont vous sentez les coups

Fera le reste.

St , st , j'oubliais un point important.

B ij

L É A N D R E.

Quoi donc ?

L I S E T T E.

Flavie vous a-t-elle vû ? Vous êtes-vous démasqué en lui parlant ?

L É A N D R E.

Une fois, à ce que je crois ; mais cela ne suffit pas pour être reconnu. Après tout, quand je serois découvert,

Air : Tu croyois , en aimant Colette :

Ses charmes seroient mon excuse.

Une Belle , facilement ,

Pardonne une innocente ruse ;

Qu'Amour inspire à son amant.

Jusqu'au revoir.

L I S E T T E.

Ne tardez pas. Je suis impatiente de le voir dans cet équipage. Voici ma jeune Maîtresse ; elle n'a pas l'air tranquille.

S C E N E V I I I.

L I S E T T E , F L A V I E.

F L A V I E.

MA mere vient de nous dire que tu veux nous quitter. Quoi ! Lisette, tu m'abandonnerois !

L I S E T T E.

Hélas ! j'en suis au désespoir ; je vous chéris, je vous regrette ; mais je trouve un établissement ; j'ai promis, c'est une affaire conclue.

F L A V I E.

Tu m'annonces cela d'un air bien indifférent ! Que je suis malheureuse, hélas !

L I S E T T E.

Votre très-humble servante auroit-elle le bonheur de causer ce soupir ? Oh ! non ; elle n'y a qu'une petite part ; & si je ne me trompe, il y a un heureux mortel dans ce monde.

F L A V I E.

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur*

Lisette, est-ce là le discours

D'une fidelle amie ?

Tu me reproches des amours

Que mon cœur sacrifie,

Et tu me rappelles toujours

Ce qu'il faut que j'oublie.

L I S E T T E.

Je ne sçais pas, Mademoiselle, ce que vous entendez : je parle de l'heureux amant à qui vous êtes promise ; car pour celui du bal,

Air : *Vous n'y pensez plus.*

En dépit de la sympathie,

Jecrois votre ardeur amortie.

B iij

Ses soupirs seront superflus.
 Vous n'y pensez plus, Flavie,
 Non, non, non, vous n'y pensez plus.

F L A V I E.

Que ne le puis-je ? Je serois moins à plaindre. Juge de ma situation.

Air : Cruelle Bergere.

De moi l'on dispose,
 Sans me consulter ;
 Ce qu'on me propose ;
 Je dois l'accepter.
 D'une ardeur secrète ;
 Je brûle à regret,
 Et je perds Lisette ;
 Qui sçait mon secret.

L I S E T T E.

Air : Ne vous chagrinez pas.

N'ayez point de douleur,
 Si Lisette vous quitte.
 Vos pleurs font trop d'honneur
 A mon foible mérite.
 Un autre me remplacera,
 Qui bientôt vous consolera.

F L A V I E.

Je ne suis point changeante ; j'ai toutes les peines du monde à me faire aux visages nouveaux.

L I S E T T E.

Vous vous ferez bien vite à celui-ci.

FLAVIE.

J'en doute.

L I S E T T E.

J'en suis sûre ; c'est une personne qui vous
tiendra bonne compagnie.

Air : La fileuse.

Tous les jours dans cet asyle

Vous la verrez se fixer.

Elle n'ira point en ville

Perdre son tems à causer ;

Pourvu qu'elle file , file ,

C'est assez pour l'amuser.

Rien n'est plus aimable que son enjouement.

Air : Je n'en ferai que rire.

Elle est d'un entretien flatteur ;

Conte toujours quelque douceur.

Si vous la laissez dire ,

Dans l'excès de sa belle humeur ,

Qu'elle vous fera rire !

L I S E T T E.

J'entends quelqu'un ; c'est mon oncle.

B iv

S C E N E I X.**FLAVIE, LE VICOMTE, LISETTE.****LE VICOMTE.***Refrain.***B**ANNISSEZ, bannissons la mélancolie.

Je vous annonce, ma niece, que vous aurez
les Chanteurs, & les Danseurs que je vous
ai promis. Comme elle prend cela froide-
ment !

LISETTE.

Mademoiselle a une petite inquiétude.
Vous sçavez qu'on la marie.

LE VICOMTE.

Tu as tort de t'en chagriner.

LISETTE.

Monsieur a raison.

Refrain.

Tremoussez-vous, & allons, gai :

La Jeunesse

Doit sans cesse

Folâtrer, comme au mois de Mai.

LE VICOMTE.

Tu es bien gaie, toi !

L I S E T T E.

C'est que je me marie.

L E V I C O M T E.

Tu as tort de t'en réjouir. Sois moins triste,
 Flavie. Lisette, moins de gaité. Ma nièce,
 tu auras un époux de condition.

F L A V I E.

On le dit ainsi.

L E V I C O M T E.

Console-toi ; ces maris-là sont adorables.

Air : Dans le bel âge.

La complaisance

Loge dans leur maison ;

La confiance

En bannit les soupçons.

Ils ont un bon esprit qui les rend indulgens.

Douceur & politesse

Sont toujours chez les gens

De cette espèce.

L I S E T T E.

Je vous entends, Monsieur le Vicomte.

L E V I C O M T E.

Pour toi ; ton état se fixe à la bourgeoisie.

L I S E T T E.

Eh ! bien ?

B ▾

LE VICOMTE.*Air : Tant qu'un amant dépensera :*

Ton mari toujours grondera ,

Sans cesse de quelque artifice

Te soupçonnera.

Brusque , jaloux & cætera ,

A chaque moment , son caprice

Te contredira.

L I S E T T E.

Bon ! bon ! voilà de beaux contes !

F L A V I E.

Mon oncle veut se réjouir.

L I S E T T E.

Monsieur , je suis votre servante.

LE VICOMTE.

Où vas-tu ?

L I S E T T E.Voir si la personne qui doit entrer ici à
ma place est arrivée.**LE VICOMTE.**

Tu nous quittes donc sérieusement ?

L I S E T T E.

Très sérieusement.

LE VICOMTE.*Air : Non , non , non , je n'en dis pas davantage.*

Connois mieux ton avantage :

Non , tu n'as pas de raison.

Faites à notre badinage ,

Tu vis ici sans façon.

N'as-tu pas pour ton partage

Un bon ami dans la maison ?

Eh ! pourquoi donc

Veux-tu te mettre en ménage ?

L I S E T T E.

J'ai mes raisons pour cela.

L E V I C O M T E.

Fais toujours en sorte que celle qui te remplacera me convienne.

L I S E T T E.

Je n'ai garde d'y manquer, vraiment !

S C E N E X.

L E V I C O M T E , F L A V I E.

L E V I C O M T E.

ALLONS donc, ma nièce ; quittez ce fé-
rieux. Votre sœur Agathine est plus
raisonnable que vous. Elle voudroit bien être
à votre place.

F L A V I E.

Elle est trop jeune pour connoître le danger.

L E V I C O M T E.

Air : Qu'importe ?

Est-ce à cause que ton mari

N'est pas dans cet âge fleuri ?

B vj

S'il n'est plus dans ses beaux jours ,

Qu'importe, qu'importe ?

Fille sage choisit toujours

Un époux de la sorte.

Air : Tout cela m'est indifférent :

D'un mari pris dans l'âge mûr ,

Bien plus que d'un jeune , on est sûr :

L'un change à tout moment de flamme :

Si l'autre court, c'est grand hazard.

L'un est tout entier à sa femme ,

Et de l'autre on n'a pas le quart.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens , LUCINDE.

LUCINDE.

QU'EST-CE que vous lui dites là, mon frere ?

LE VICOMTE.

De bonnes choses sur le mariage ; elle est triste, je vais chercher de quoi l'égayer.

LUCINDE.

Attendez un moment : Lisette doit nous amener une femme de chambre ; vous la verrez.

SCÈNE XII.

Les Acteurs précédens, LISETTE,
LÉANDRE.

LISETTE.

Air : J'étois perdue.

MA parente qui veut entrer
A votre service,
Peut-elle à présent se montrer ?

LUCINDE.

Oui.

LISETTE.

Approchez, Clarice.
Vous tremblez ! vite, avancez ;
Ne soyez point émue.

LUCINDE.

Son air me revient assez.

LE VICOMTE

Elle est dodue.

LUCINDE.

Votre cousine nous a dit beaucoup de bien
de vous.

LÉANDRE.

Je lui suis bien obligée, Madame ; je n'ou-
blierai de ma vie ce qu'elle fait aujourd'hui
pour moi.

Air : *Entre l'Amour & la Raison.*

Ses bons soins , dans ce jour heureux ,
 Viennent de couronner mes vœux.
 J'obtiens ce que mon cœur désire ;
 Il n'est point de bonheur plus doux
 Que l'avantage d'être à vous ,
 Et de vivre sous votre empire.

LUCINDE.

Nous ferons affaire ensemble , à ce que je
 vois.

LE VICOMTE.

Elle est , parbleu , gentille.

Air : *La bredondon.*

La peau douillette ,
 L'œil vif & fripon ,
 Face rondelette ,
 Taille grassouillette ;
 Le joli menton !
 La bredondaine ,
 L'aimable chignon !
 La bredondon.

LUCINDE.

Ne voilà-t-il pas mon frere avec ses contes ?
 Il badine toujours.

LE VICOMTE.

Non , morbleu , je ne badine pas : vous ne
 pouvez mieux faire que de la prendre.

Air : *Eh ! dru , dru , dru.*

Si vous agissiez autrement ,
Ce seroit grand dommage ;
A son air , on juge aisément
Qu'elle est bonne en ménage.

Eh ! dru , dru , dru ,

Jamais je n'en ai vû
Qui promît davantage.

LUCINDE.

Ma fille , qu'en dites vous ? Cela vous regarde autant que moi.

FLAVIE.

Pourvû qu'elle vous convienne , j'en suis contenté.

LUCINDE.

Y-a-t-il longtems que vous servez ?

LÉANDRE.

Non Madame , & sans des circonstances particulieres qui sont connues de ma cousine , je n'y serois pas réduite.

LUCINDE.

Je veux bien vous recevoir : mais j'appréhende une chose.

Air : *Ah ! je ne pensois pas vraiment.*

Quand nous vous aurons mise au fait ,
Je crains que , par quelque caprice ,
Dont tous les jours on voit l'effet ,

40 LES DEUX SUIVANTES,

Vous n'alliez autre part , Clarice ,
Faire offre de votre service ,
Et j'en aurois quelque regret.

L É A N D R E.

Ne craignez point cette injustice.

L I S E T T E.

Je suis la caution : toute la crainte est
qu'on ne lui donne son congé.

L U C I N D E.

Air : *Est-il de plus douces odeurs ?*

Je ne vous recommande pas

D'avoir de la sagesse :

Surtout point d'amant.

L É A N D R E.

Sur ce cas ;

Que votre crainte cesse.

L U C I N D E.

Par dessus tout , je vous enjoins

De contenter Flavie.

L I S E T T E.

Mademoiselle , par ses soins ;

Sera très-bien servie.

L É A N D R E.

Quoique je n'aie pas beaucoup d'habitude ,

Air : *Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.*

Mon zèle fait mon espoir.

Pour sçavoir ,

Il suffit d'aimer son devoir.

En tout vous serez obéie :

Dites un mot, vous me verrez voler ;

Et pour vous, charmante Flavie,

Vos beaux yeux n'ont qu'à parler.

LE VICOMTE.

Comment donc ! voilà du galant !

L I S E T T E.

Ce n'est rien que cela ; elle en dira bien d'autres.

LE VICOMTE.

Je vois que nous pousserons ensemble les beaux sentimens.

L U C I N D E.

Il ne s'agit plus que de faire nos conventions.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Eh ! bien : pour vos gages , Clarice ,

Parlez , dites ce qu'il vous faut.

L É A N D R E.

Quand vous aurez vû mon service ;

Vous le priserez ce qu'il vaut.

Quelque condition que vous me fassiez ;
j'en serai très contente , quand même vous ne
me donneriez rien.

Air : *Charivari.*

Je chérirai mon partage ;

Si vous voulez

42 LES DEUX SUIVANTES,

Adoucir mon esclavage

Par des bontés.

Le gain ne me flatte pas tant

Que l'agrément.

LUCINDE.

Vous en aurez avec nous.

LE VICOMTE.

Je lui en procurerai, moi.

LUCINDE.

Lisette vous dira qu'elle a toujours été compagne de ma fille, plutôt que sa suivante... Voilà sans doute la fête de Monsieur le Vicomte. Lisette, allez mettre votre cousine en possession de son emploi.

LE VICOMTE.

Bon ! bon ! cela se fera après le divertissement : elle y est nécessaire.

LISETTE.

Que ma cousine en soit aussi : je crois qu'elle n'y sera pas inutile ; elle a du goût pour le chant ; c'est encore un de ses talens que j'avois oublié.

DIVERTISSEMENT.

JARDINIERS ET JARDINIÈRES.

Air : A la santé de notre hôteſſe.

Amis, célébrons tous la fête

De la Maîtresse de ces lieux ;

Et que chacun de nous s'apprête

A lui renouveler ses vœux.

C H Œ U R.

Amis , célébrons tous la fête
De la Maitresse de ces lieux.



Pour l'assurer de notre zele ,
Allons lui présenter ces fleurs ;
Et pour les rendre dignes d'elle ,
Joignons-y l'offre de nos cœurs.

C H Œ U R.

Pour l'assurer de notre zele ,
Allons lui présenter ces fleurs.

L É A N D R E.

Air.

Dans le jardin de l'Amour ,
Regnez , brillez , ô fleur charmante ;
Dans le jardin de l'Amour ,
Embellissez chaque jour.

Que d'Aquilon l'haleine turbulente
N'altère point votre fraîcheur :
Du parterre soyez l'honneur :
Et qu'en vous voyant chacun chante :

Dans le jardin de l'Amour ,
Regnez , brillez , ô fleur charmante ;
Dans le jardin de l'Amour ,
Embellissez chaque jour.



VAUDEVILLE.

MAÎTRE d'un joli jardinet,
 Lucas y fait
 Peu d'ouvrage.
 Et, quand quelqu'un veut se mêler
 D'y travailler,
 Il fait rage.
 N'a-t-il pas ce butoré
 Tort,
 Quand il nous prive
 D'un bien que ce balouré
 Lourd
 Si mal cultive ?

X

Quand de ses feux un jeune cœur,
 D'un ton flatteur,
 Vous assure,
 Croyez-moi, répondez toujours
 A ses discours,
 Turelure.
 Mettez-vous bien cela
 Là,
 Jeunes fillettes ?
 Songez que tout Amant
 Ment
 Dans ses fleurettes.

X

Si jamais je ressens le feu
Du petit Dieu
De Cythere ,
Ce sera pour un soupirant
Vif & charmant ,
D'âge à plaire.
Si quelque vieux galand ,
Lent ,
A moi s'adresse ,
Je réserve au ch'napan ,
Pan ,
Ceste carresse.



Ton petit minois sans défaut
M'a rendu chaud
Comme braise :
Toujours brillant pour tes appas ;
Guillot n'est pas
A son aise.
Je mourrai de souci ;
Si
Tu m'es rebelle :
Fais-moi donc , ma Dondon ,
Don
D'un cœur fidele.



46 LES DEUX SUIVANTES,

Mon cœur sensible & délicat
Veut un contrat
Pour se rendre ;
C'est un trompeur que Cupidon ;
Et la raison
Sçut m'apprendre ,
Qu'on a de ce vaurien
Rien ,
Quand la Bergere
Donne à quelque garçon
Son
Cœur sans Notaire.



Maris , voulez-vous fuir l'affront
Qu'à votre front
On peut faire ?
Au logis ne lésinez point ;
C'est-là le point
Nécessaire.]
On est pour vous constant ,
Tant
Que rien ne change ;
Qui ménage l'argent ,
Jean
Bien-tôt se nomme.



Où l'Amour ne regne-t-il pas ?

Tout ici bas

Le courtife ;

Le Ciel même , contre son feu ,

N'est pas un lieu

De franchise.

Les Tritons sont ardents ,

Dans

L'humide empire ;

Pluton , dans son manoir

Noir ,

D'amour soupire.



Le Financier est liberal ,

Mais il dit mal

Ce qu'il pense :

Le Robin parle joliment ;

Mais rarement

Il dépense.

Pour nous plaire , un Plumet

Met

Tout en usage :

Mais on trouve souvent

Vent

Dans son langage.



C'est vainement qu'à double clé
 L'on a bâclé
 Tout passage ;
 De Cupidon les traits aigus ;
 Chez nos Argus ,
 Font ravage.
 Par lui , le plus expert
 Perd
 Toutes ses peines ;
 Et ce petit larron
 Rompt
 Verroux & pènes :



Paris est un séjour charmant ;
 Où promptement
 L'on s'avance ;
 Là , par un manége secret ;
 Le gain qu'on fait
 Est immense ;
 On y voit des Commis
 Mis
 Comme des Princes ,
 Après être venus
 Nuds
 De leurs provinces.

Fin du premier Acte.

ACTE



A C T E II.

SCENE PREMIERE.

FLAVIE, LÉANDRE, *sous le nom*
de Clarice, LISETTE.

FLAVIE.



CLARICE.

LÉANDRE.

Mademoiselle,

FLAVIE.

Regardez moi.

Air : Ce Pâté qu'on apporte :

Me trouvez-vous bien mise ?

Parlez avec franchise :

Me trouvez-vous bien mise ?

LÉANDRE.

On ne peut être mieux.

Que votre aspect enchante,

Tente !

Tome II.

C

50 LES DEUX SUIVANTES,

Vous effacez l'Aurore.

Flore

N'a jamais, à nos yeux,
Présenté rien de si gracieux.

FLAVIE.

Cela est bien flatteur.

LISETTE.

Mademoiselle, que vous ai-je dit de ma
cousine ?

FLAVIE.

Vous voyez à peu près mon goût : il ne
riendra qu'à vous de bien faire.

LÉANDRE.

Je crois, Mademoiselle, que je n'aurai pas
besoin de beaucoup de leçons. L'art d'ajuster
devient bien facile avec vous : tout vous
sied.

Air : Quand le péril est agréable.

Les roses mêmes res fleurissent,
Dès qu'on les voit vous approcher ;
Et tout ce qui peut vous toucher,
Vos charmes l'embellissent.

FLAVIE.

Que dites vous là ? Je n'ai presque pas
dormi de la nuit : j'ai les yeux battus ; n'est-
ce pas Lisette ?

LISETTE.

Il est vrai que vous êtes un peu déran-

gée ; Mademoiselle ne mettra point apparemment de quadrille, ni de postillon ?

FLAVIE.

Non.

L I S E T T E.

Serrez cela , Clarice.

FLAVIE.

Tantôt , tantôt ; j'ai besoin d'elle un moment. Tenez.

Air : Les Recors & les Sergens.

Ajustez-moi ce ponpon ,

Ce frison ;

Un peu de poudre là : bon ;

Mettez-moi mon solitaire.

L I S E T T E.

C'est à moi ,

L É A N D R E.

C'est à moi ,

Qu'appartient ce ministère ?

FLAVIE.

Air : Les Filles de Nanterre.

Laissez faire , Clarice.

L I S E T T E.

Demain il sera tems.

FLAVIE.

Ce n'est que l'exercice

Qui donne des talens.

Comment voulez-vous qu'elle apprenne , si vous faites tout ? Je veux qu'elle m'acco-

C ij

52 LES DEUX SUIVANTES ;

mode une fois. Attendez . . . Ma mere me dit hier que nous devons faire aujourd'hui une visite sérieuse, il faudra que je sois habillée. Lacey-moi.

L I S E T T E.

Oh ! pour cela , vous me le cederez , s'il vous plaît.

L É A N D R E.

Air : *C'est une affaire.* Noté. Tom. I. p. 289.

Laissez-moi faire.

L I S E T T E.

Je ne le permettrai pas.

L É A N D R E.

Lisette , voudrais-tu me déplaire ?

Par ces débats ?

Ma chere amie ;

Ah ! je t'en supplie.

L I S E T T E.

Ce ton si flatteur

Ne pourra fléchir mon cœur :

L É A N D R E.

C'est me faire injustice.

L I S E T T E.

Finissez donc , Clarice.

F L A V I E.

J'attends ,

Attendrai-je long-tems ?

En vérité , Lisette , vous êtes ridicule , & il y a là de l'entêtement.

L I S E T T E.

J'en conviens : mais j'ai cédé l'autre fois ; je veux l'emporter à mon tour.

FLAVIE.

Oh ! bien , pour vous mettre d'accord , je resteraï comme je suis.

LÉANDRE.

Vous avez trop de complaisance , Mademoiselle.

LISETTE.

Comment ! il n'y a qu'un jour que cela est ici , & il n'est plus question de moi.

Air : Ils sont chus dans la rivière,

De notre Maîtresse

Elle a la faveur :

Chacun la chérresse ;

La comble d'honneur ;

Et déjà , pour l'amour d'elle ,

Laire , lon , lan , la ,

Le Vicomte est infidèle !

Il me laisse là.

Si cela continue , nous ne serons pas longtemps cousins.

FLAVIE.

Qu'est-ce que cela vous fait , puisque vous nous quittez ? Clarice , sçavez vous si ma mère est levée ?

LÉANDRE.

Oui , Mademoiselle.

FLAVIE.

Je vais lui rendre mes devoirs ; tenez vous ici. Je reviens. C ij

SCENE II.

LÉANDRE, LISETTE.

LÉANDRE.

LISETTE, sçais-tu bien que je me fâcherai, & que tu ne dois point en agir comme tu fais ?

Air : De Fontainebleau.

Eh ! quoi toujours me retenez

Ta rigueur me déconcerte ;

Sois plus traitable à l'avenir.

LISETTE.

Votre main est trop alerte.

Gai, gai, gai, comme elle y va !

LÉANDRE.

C'est par tes conseils que j'ai pris l'habit
de suivante & au lieu de m'en laisser faire
les fonctions paisiblement,

Air : Ah ! voyez donc le drôle.

A tout moment tu m'interromps

Dans le plus beau du rôle.

LISETTE.

Et j'en ai de bonnes raisons,

Ah ! voyez donc, ah ! voyez donc !

Laissez faire le drôle !

Vous sçavez bien vous-même qu'on ne donne pas le plus fin de l'ouvrage aux apprentis.

L É A N D R E.

Ton procédé me déplaît.

L I S E T T E.

Air : *La besogne.*

Eoin de murmurer contre moi ?

Vous devez me louer.

L É A N D R E.

Pourquoi !

L I S E T T E.

Je ménage , par cette adresse ,
Ma Maîtresse & votre foiblesse.

E É A N D R E.

Air : *Belle Iris , vous avez deux pommes.*

Sois sûre de ma retenue ;

Je ne dois point t'être suspect :

Mon amour soumis au respect .

Sçaura se borner à la vue.

L I S E T T E.

Oui-dà , oui-dà ! qui s'y fieroit,
Je crois qu'il s'en repentiroit.

L É A N D R E.

Point du tout , je t'assure.

L I S E T T E.

Je sçais comme cela va.

Civ

56 LES DEUX SUIVANTES ;

Air : *L'appétit vient en mangeant.*

Des attrait d'une Climene

La vue échauffe un Amant.

Il dérobe à l'inhumaine

Un baiser adroitement ;

Ce baiser, pris avec peine ;

Le rend encor plus pressant.

L'appétit vient en mangeant.

L É A N D R E.

Je vois bien que je ne gagnerai rien avec
toi ; parlons d'autre chose : que pense Flavie
de moi ?

Air : *Pan , pan , pan , la poudre prend.*

Sçais-tu si ce charmant Objet

De mon service est satisfait ?

Vois-tu quelqu'ombre d'apparence ?

L I S E T T E.

Ayez , Monsieur , de l'espérance.

Pan , pan , pan ,

L'amorce prend :

Vous avez lieu d'être content.

L É A N D R E.

Elle a donc parlé ?

L I S E T T E.

Non , mais je l'entendis hier faire votre
éloge à Madame.

L É A N D R E.

Que disoit-elle ?

Air : *A cause de son flageolet.*

Clarice vaut son pesant d'or :

Ah ! qu'elle est diligents !

Elle sçait tout , c'est un trésor ;
 Sa douceur est charmante.
 Aussi je l'aime uniquement ,
 A cause de son beau talent ,
 Et je veux lui donner mon cœur ;
 A cause de sa belle humeur.

L É A N D R E

Seroit-il possible ? Que je t'embrasse , ma
 chere Lisette.

L I S E T T E.

Modérez-vos transports : voici venir l'Infante :

L É A N D R E.

Elle me paroît rêveuse.

L I S E T T E.

C'est à vous à égayer cette humeur-là ; je
 vous laisse ensemble.

S C E N E I I I.

L É A N D R E , F L A V I E.

L É A N D R E.

QU'AVEZ-VOUS , ma chere Maîtresse ? Qui
 peut causer en vous cette sombre mé-
 lancolie ? Jeune , belle , aimable comme vous
 êtes , le chagrin peut-il trouver accès dans
 votre ame ?

C v.

58 LES DEUX SUIVANTES,

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Vos beaux yeux , ces doux conquérans ;

Entraînent les suffrages.

Vous touchez les indifférens,

Vous fixez les volages.

On soupire dès qu'on vous voit ;

C'est un tribut que l'on vous doit.

FLAVIE.

Ah ! Clarice , que les apparences te trompent !

Air : *Ton humeur est , Catherine.*

Quand la fortune riante

Semble m'offrir un vrai bien ;

De mon destin peu contente ,

Je soupire après le tien.

L É A N D R E.

Je ne sçais pas ce qui fonde

Chez vous un pareil désir ;

Je n'ai de bonheur au monde ;

Que celui de vous servir.

FLAVIE.

Air : *Quand je suis avec mon Berger*

Ton sort qui paroît malheureux ;

N'est pas si triste que l'on pense ;

Je sçais qu'un destin rigoureux

Te réduit à la dépendance ;

Mais rien ne te fait violence ,

Et du moins , dans ton malheur ;

Tu peux disposer de ton cœur.

Tu n'as pas à souffrir la contrainte que j'éprouve aujourd'hui.

L É A N D R E.

Ce discours me fait croire que l'époux qu'on vous destine n'est pas de votre goût ; auriez vous du penchant pour quelqu'autre ?

Air : Hélas ! qu'en puis-je faire ?

Je partage votre douleur ;

Parlez , ouvrez-moi votre cœur ;

Je serai discrète & fidelle ;

Je fais consister mon bonheur.

A vous prouver mon zèle.

F L A V I E.

Ma chere Clarice , j'ai une entiere confiance en toi ; & mon cœur me dit que tu l'as mérité : tu as deviné mon secret , n'en abuse pas.

L É A N D R E.

Quoi ! vous aimez ! & depuis quand ?

F L A V I E.

Depuis quatre jours.

L É A N D R E.

Eh ! bien ?

F L A V I E.

D'où vient ce transport ?

L É A N D R E.

Du rapport que je trouve entre nos aventures ; il y a un pareil temps que j'aime , &

Gvj

60 *LES DEUX SUIVANTES,*

je trouve dans ma passion les mêmes difficultés que vous dans la vôtre.

FLAVIE.

Depuis ce moment, l'idée de cet aimable inconnu me suit partout.

Air : Non, je ne ferai pas.

Quand tu parles, je crois entendre son langage ;
Et même, en te voyant, je crois voir son image ;

LÉANDRE.

L'Objet de mes soupirs par-tout me suit aussi ;
Et votre image en moi se confond avec lui.

Dites-moi, ma chère Maîtresse, est-ce là la première impression que l'amour vous a faite ; n'en avez vous jamais eue d'autre ?

FLAVIE.

Air : Des Triolets.

Non, je n'ai ressenti ce mal
Qu'une seule fois dans ma vie.

LÉANDRE.

Mon cœur, par un destin égal ;
N'a qu'une fois senti ce mal.

FLAVIE.

L'Amour me surprit dans un bal ;

LÉANDRE.

Dans un bal, charmante Flavie,
Comme vous j'ai senti ce mal :
Entre nous quelle sympathie !

[*Apart.*] Je ne puis plus douter de mon bon-

heur ; l'aveu que vous venez de me faire, & la ressemblance de nos destinées ont encore augmenté mon zèle : c'en est fait, me voilà déterminée à tout sacrifier pour votre bonheur.

FLAVIE.

Et que prétends-tu faire ?

LÉANDRE.

Rompres le mariage que vous craignez, & former celui que vous désirez.

FLAVIE.

Comment cela ? Cet inconnu n'est peut-être plus ici.

LÉANDRE.

Je sçais où il est ; & je le ferai paroître à quand vous me l'aurez permis.

FLAVIE.

Hélas ! à quoi cela serviroit-il ?

Air : Sois complaisant , affable & débonnaire.

Oui , sur ce point ton erreur est extrême.

Eh ! qui pourra me répondre qu'il m'aime ?

LÉANDRE.

Moi.

Tout autant que de moi-même ,

Je suis sûre de sa foi.

FLAVIE.

Ciel ! que me dis-tu ?

62 LES DEUX SUIVANTES,

Air : Des Proverbes.

Pour achever ici la confidence,
Je vous dirai que l'habit qu'on me voit
N'offre à vos yeux qu'une fausse apparence ;
Je ne suis pas ce que l'on croit.

SCÈNE IV.

Les Acteurs précédents, LUCINDE.

LUCINDE.

Air : O gué , lan , la.

QU'ENTENDS-JE ? quel mystère ?

LÉANDRE.

Dieu des Amours ,

Viens me tirer d'affaire ;

Par ton secours.

LUCINDE.

Clarice, expliquez nous ce langage.

LÉANDRE.

Madame, je faisois à Mademoiselle un tableau de la légereté des hommes & pour l'en mieux persuader, je me disposois à lui faire le récit d'une aventure qui m'est arrivée.

LUCINDE.

Une aventure !

FLAVIE.

(A part.) Que va-t-elle dire ?

LÉANDRE.

Que les hommes sont trompeurs, & que
leur perfidie m'a été funeste !

Air : C'est l'ouvrage d'un moment ;

Si je suis réduite au service ,

De l'inconstance c'est un tour ;

Et si , près de vous , en ce jour ;

Sous cet habit on voit Clarice ,

C'est l'ouvrage de l'Amour.

LUCINDE.

Vous verrez que c'est quelque jeune étourdi
qui l'aura trompée.

LÉANDRE.

Air : Je n'ai pas le pouvoir.

Oui , Madame , un jeune étourdi.

LUCINDE.

Ma fille , songez-y. *(bis.)*

LÉANDRE.

Causé l'état où me voilà.

LUCINDE.

Retenez-bien cela. *(bis.)*

Contez-nous un peu cette histoire ; je ne
serai pas fâché que ma fille l'entende.

LÉANDRE.

Puisque vous me l'ordonnez , je vais
obéir.

64 LES DEUX SUIVANTES,

Air : *Je n'avois pas quinze ans.*

Je n'avois que quinze ans,

Qu'on me rendoit hommage ;

Mais de tous les Amans,

Je fuyois le langage ;

Enfin , l'Amour sçut me rendre flexible :

Il vient un jour qu'on a le cœur sensible.

Air : *Brunette.*

Fillette ,

Seulette ,

Je filois mon lin ;

Quand dans ma chambrette

Se glissant soudain ,

Un jeune homme aimable

Me tint ce discours :

Air : *Lon , lan , la.*

Voyez un Amant fidele ,

Qui soupire à vos genoux.

Par une chaîne éternelle ,

Il veut s'unir avec vous.

L U C I N D E.

Ainsi l'on prend une Belle ;

Lon , lan , la ,

O gué , lan , la.

Eh ! bien ?

L É A N D R E.

Il me fit entendre qu'il vouloit m'épouser ;
mais que n'étant pas son maître , il étoit à
propos qu'on n'eût aucune connoissance de
notre mariage :

Air : *Que je regrette mon Amant !*
 Eloignons-nous de nos parents ,
 A nos vœux ils seroient contraires :
 Vous connoissez mes sentimens ,
 Belle Clarice , ils sont sinceres :
 Vous pouvez compter sûrement
 Suivre un époux dans un amant ;
 Il me parla ,
 M'engeola ,
 Protesta ,
 S'emporta ;
 Soupira ,
 S'exprima
 Si tendrement ;

Que j'approuvai son sentiment !

LUCINDE.

Ce que c'est que le défaut d'expérience !

LÉANDRE.

Enfin ;

Air : *Le Tonton.*

Croyant en lui connoître
 Le pur & tendre amour
 Qu'en mon ame il fit naître ,
 Je le suivis un jour.

Le traître !

Je connus bien-tôt mon erreur :
 Il n'en vouloit pas à mon cœur.

Je n'eus pas plutôt découvert sa fourberie ;

66 *LES DEUX SUIVANTES,*

que je me dérobaï de lui, résolue de périr plutôt que de trahir mon devoir. L'honneur & le besoin m'ont fait prendre le parti de servir.

LUCINDE.

Bien d'autres n'auroient pas été si sages.

LÉANDRE.

Ah ! Madame, que de regrets m'a coûté ce malheureux moment !

Air : Ne les comptons dont plus, ces jours.

Dans mes traits autrefois on voyoit quelques charmes.
Depuis ce jour fatal, je les ai tous perdus.

Ils sont passés, on ne les connoît plus.

Ces traits, effacés par mes larmes.

LUCINDE.

Ma fille vous voyez le danger qu'il y a
D'écouter les jeunes gens.

Air : Le Prévôt des Marchands.

C'est ainsi qu'agit un amant,

Si-tôt qu'une Belle se rend

A l'amour qu'il ressent pour elle.

Cet exemple pour vous est bon.

Pour ne point trouver d'infidèle,

Qu'il vous serve un jour de leçon.

Sur-tout, suivez bien les avis de Clarice.

FLAVIE.

Ma chere mere, je vous obéi rai.

LUCINDE.

Voilà bientôt l'heure de votre Maître de Musique ; allez vous préparer ; demeurez Clarice : j'ai quelque chose d'important à vous dire.

LÉANDRE.

(*Apart.*) Ciel ! que veut-elle ?

SCENE V.

LUCINDE, LÉANDRE.

LUCINDE.

CLARICE, je me suis apperçue que ma fille a de la confiance en vous : cela me fait plaisir ; car je vous crois raisonnable.

LÉANDRE.

Vous m'honorez trop, Madame.

LUCINDE.

On vous aura dit sans doute ici que j'ai promis ma fille en mariage. Le jour où nous devons terminer, approche. Vous rougissez ! Qu'avez-vous ?

LÉANDRE.

Rien, Madame ; c'est un reste d'émotion causé par le récit que je vous ai fait.

LUCINDE.

Ecoutez-moi.

68. LES DEUX SUIVANTES,

Air : *Oh ! que nenni.*

Dans le choix d'un bon mari ;
C'est en vain qu'on veut nous conduire ;
La raison a beau nous dire ,

Oh ! que si :

S'il n'est rien en lui qui ptque ;
Le cœur aussi-tôt réplique ,

Oh ! que nenni.

C'est ce que j'apprends aujourd'hui : le gentilhomme qui recherche Flavie , n'est pas jeune ; peut-être aura-t-elle de la répugnance pour lui.

L É A N D R E.

Cela n'est pas sans exemple.

L U C I N D E.

Air : *Le jus d'Octobre.*

Je voudrois donc qu'avec adresse,
Et sans faire semblant de rien ,
De cet hymen à ta Maîtresse
Tu fisses sentir tout le bien.

L É A N D R E.

Je n'y manquerai pas, Madame; & la façon dont j'agirai , vous fera voir que j'y prends un véritable intérêt.

L U C I N D E.

De plus, il y a des personnes qui glosent sur la liberté que je laisse à ma fille : con-

seille moi , ne seroit-il point à propos de la tenir un peu de court ?

L É A N D R E.

Non , Madame.

Air : *L'onguent miton , mitaine* ;

Fille qui se porte au bien ,

L'honneur seul est son soutien ;

Mais quand l'amour l'entraîne ;

Les obstacles ne sont rien ,

Qu'onguent miton , mitaine.

L U C I N D E.

N'importe : tu me feras plaisir de ne la point abandonner.

C L A R I C E.

Vous ne pouvez rien m'ordonner qui me soit plus agréable , puisque c'est votre volonté.

Air : *Du Vaudeville d'Epicure.*

J'aurai toujours les yeux sur elle ;

Mais encore un coup , c'est en vain.

Quand elle vous a pour modèle ,

Peut-elle broncher en chemin ?

Les remontrances qu'on peut faire ,

Sans l'exemple , sont des chansons ,

Et la conduite d'une mere

Est la meilleure des leçons.

L U C I N D E.

Je te suis obligée de cette bonne opinion. Que cette fille-là a d'esprit !

70 LES DEUX SUIVANTES,
LÉANDRE.

Je vous rends justice, Madame : au surplus
que rien ne vous inquiète ; vous pouvez aller
& venir en toute sûreté.

Air : *Que chacun de nous se livre.*

Sur moi , pendant votre absence ;
Vous pouvez vous reposer ;
Mes soins & ma vigilance
Vous doivent tranquilliser ;
Toujours auprès de Flavie
J'exercerai mon emploi ,
Et je réponds sur ma vie
Qu'elle ne verra que moi.

LUCINDE.

Je te l'enverrai dans un moment ; songe
lui parler de ce que je t'ai recommandé.

S C E N E VI.

LÉANDRE.

DIEUX ! que ne vous dois-je point ?

Air : *C'est en vain que j'expire.*

Tout flatte mon attente ,
Tout répond à mes vœux ;
Les beaux yeux
De celle qui m'enchanté

Vont embellir ces lieux.
 Heureux ! si j'y puis lire
 Les desirs amoureux,
 Et les feux
 Que pour elle m'inspire
 Le plus puissant des Dieux.

Est-ce vous, ma chere Maîtreſſe ?

SCENE VII

LÉANDRE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

NON, ma Charmante : c'est ton cher
 Vicomte ; tu ne perdras pas au chan-
 ge : arrête donc.

LÉANDRE.

Que ſouhaitez-vous, Monsieur ?

LE VICOMTE.

Est-ce que tu ne le devines pas ?

LÉANDRE.

Je n'ai pas l'eſprit ſi pénétrant.

LE VICOMTE.

Air : *Son joli, ſon petit.*

Dans mes yeux, ne peux-tu pas lire
 Ce qui m'amene près de toi ?
 Mes regards t'ont déjà ſçu dire,
 Qu'Amour m'a ſoumis à ta loi.

72 LES DEUX SUIVANTES ;

Où , pour toi ma flamme est extrême ;
Je t'en fais l'aveu , sans biaiser.
C'est ton joli , c'est ton petit ,
C'est ton petit cœur que j'aime ;
Ne vas pas me le refuser.
L É A N D R E.

Oh ! Monsieur le Vicomte , je ne veux
point aller sur les brisées de Lisette ; elle
vous compte au nombre de ses adorateurs.

L E V I C O M T E.

Air : Changement pique l'appétit.
Il est vrai que j'aimois Lisette ;
Mais apprends qu'aujourd'hui , Poulette ;
C'est pour toi que le cœur m'en dit :
Changement pique l'appétit.
L É A N D R E.

Le cœur ne me dit rien encore , & je n'ai
pas l'appétit ouvert.

L E V I C O M T E.

Si fait bien moi , ma reine , & si tu vou-
lois m'en croire . . .

L É A N D R E.

Tout beau , je vous prie.

Air : Ne t'amuse point , Sylvandre ;
Songez à ce que vous faites ,
Chérifiez un autre Objet.
Le cœur d'un Vicomte est-il fait
Pour courtiser des Soubrettes ?

L E V I C O M T E.

LE VICOMTE.

Fin de l'Air : *Ils sont chus dans la riviere.*

Clarice , tais-toi :

Va , va , j'en connois bien d'autres

Qui font comme moi.

Air : *Valet chez une Fermiere.*

Quand on n'a qu'une Maitresse ,

Le plaisir n'est pas complet , et , et , &c.

Les fleurs sont de la tendresse

Un tableau juste & parfait , et , et , &c.

Mêlons-les avec adresse :

Il en faut de toute espee ,

Pour un joli , joliet ;

Il en faut de toute espee ;

Pour faire un joli bouquet.

L É A N D R E.

Je ne suis pas une fleur digne de votre attention : de plus je sçais le danger qu'il y a de se laisser cueillir.

LE VICOMTE.

Bon ! bon ! je ne suis pas comme les autres , moi : c'est par les plaisirs qu'on m'engage.

Air : *C'est toujours tout de même.*

Du lierre je suis la trace ;

On voit en moi son portrait.

Je verdis toujours , comme il fait ;

Même au tems de la glace.

Pour m'attacher à quelqu'Objet ;

Il faut que je l'embrasse.

Allons , mon cœur , fais-en l'expérience.

Tome II.

D

74 LES DEUX SUIVANTES,
LÉANDRE.

Ce n'est pas là ce que l'honneur me conseille.

LE VICOMTE.

Air : Un jour j'étois à la chasse :

Tu veux faire la Lucrece ;

Maugrebleu de ta vertu.

Souffre une tendre carresse ;

Te sied-il d'être tygresse ?

Dis-moi , qu'y gagneras-tu ?

LÉANDRE.

Vous m'amusez là de vos conseils , & je ne songe pas que Madame m'attend.

LE VICOMTE.

Oh ! tu ne t'en iras pas comme cela ; il faut que . . .

SCENE VIII.

LUCINDE, LÉANDRE,
LE VICOMTE.

LUCINDE.

JE vous y prends , Monsieur le Vicomte ; je me doutois bien que je vous trouveroïis ici.

Air : Ouf , pour toujours sous vos loix je m'engage.

Vis-on jamais une humeur si coquette ?

Dès qu'il paroît une fille en ces lieux ,

Vous lui parlez sur le champ d'amourette ;
 Je n'ai rien vû de pareil sous les Cieux.
 Oh ! pour le coup rengainez la fleurète ;
 Non , celle-ci n'est pas pour vos beaux yeux.

LE VICOMTE.

Par ma foi , vous lui faites grand tort.

LUCINDE.

Au moins , Clarice , ne vous amusez pas
 aux discours de Monsieur le Vicomte. Vous
 vous y trouverez prise.

LÉANDRE.

Je vous jure qu'il n'y a rien à craindre :
 quelques efforts qu'il puisse faire , il perdra
 son tems : un autre a pris la place.

LE VICOMTE.

Je ne m'étonne pas , ma foi , si vous êtes si
 méchante.

LUCINDE.

Quoi ! depuis que vous êtes ici , votre cœur
 auroit-il reçu quelque atteinte ?

LÉANDRE.

Oui , Madame ; je ne crains point de vous
 l'avouer : j'aime la plus charmante personne
 du monde.

Air : Je ne changerois pas.

Je ne changerois pas pour le trône des Rois
 L'aimable Objet dont j'ai fait choix ;
 Et l'on verra durer , pendant toute ma vie ,
 Le lien fortuné qui m'attache à Flavie.

LUCINDE.

Je ne m'attendois pas à cela ; je suis charmée
 de ces sentimens.

D ij

SCENE IX.

LE VICOMTE, LUCINDE,
FLAVIE, LÉANDRE.

LE VICOMTE.

VENEZ, ma nièce : nous avons à vous féliciter sur une conquête que vous avez faite.

LUCINDE.

Vous croyez que Clarice est votre suivante; point du tout, c'est votre amant.

LÉANDRE.

Rien n'est plus vrai, Mademoiselle.

Air : *D'Opera.*

Vous aimer est pour moi le plaisir le plus doux ;
Et je fais vœu de n'adorer que vous.
Mon cœur charmé sous votre empire,
Me défend d'écouter tout autre engagement.

La vive ardeur qu'Amour m'inspire,
Me feroit mépriser le plus fidele amant.

FLAVIE.

Voilà les contes qu'elle me fait tout le jour.

LE VICOMTE.

Si votre prétendu mari vous manque, en voilà un tout trouvé.

L É A N D R E.

Hélas ! que ne suis-je homme !

Air : *Belle Iris , vous avez deux pommes.*

Oui , si la chose étoit faisable ,
Je la terminerois bien-tôt.

L U C I N D E.

Et moi aussi , je vous assure.

Ma fille a de bien ce qu'il faut ;
Elle est jolie , elle est aimable :
Il ne lui manque qu'un Époux ,
Qui soit aussi tendre que vous.

L É A N D R E.

Ce que vous dites est-il sérieux , Madame ?

Air : *Viens donc , ma Bergere.*

Si quelque magie
Me rendoit garçon ,
Aurois-je Flavie ?
Parlez tout de bon :

Sous la qualité d'époux ,
Me l'accorderiez-vous ?

Air : *C'est ce qu'on n'a point vû de la vie.*

Voudriez-vous remplir mes souhaits ?

L E V I C O M T E.

Former de tels projets ,
Quelle étrange folie !

L U C I N D E.

Sans rien risquer , je te le promets.
C'est ce qu'on n'a point vû de la vie ;
Et ce qu'on ne verra jamais.

D iij

78 LES DEUX SUIVANTES,

Oui, je t'en donne ma parole : elle me réjouit avec ses idées : allons, Monsieur le Vicomte, suivez-moi ; notre présence les gêne.

Air : J'ai perdu votre cœur.

Soyons moins indiscrets,
Laissons-les tous deux causer en paix.

LE VICOMTE.

O le bon caractère !

Courage, mes enfans :

Amusez-vous à faire

De jolis complimens.

SCENE X.

FLAVIE, LÉANDRE.

LÉANDRE.

MADEMOISELLE, vous venez d'entendre ce que m'a promis Madame votre mere : si par quelque prodige j'allois devenir homme.

Air : L'autre jour, à la promenade.

Puis-je espérer qu'à sa promesse

Ma jeune Maîtresse

Voudroit faire honneur ?

Par un zèle

Tendre & fidèle,

Veroit-on mon cœur

Surmonter votre rigueur ?

FLAVIE.

Que tu es heureuse d'avoir l'esprit assez
tranquille pour te divertir !

LÉANDRE.

Vous ne répondez point à ce que j'ai l'hon-
neur de vous demander.

FLAVIE.

Eh ! bien , je l'avouerai ; je ne serois pas
fâchée d'avoir un époux qui te ressemblât.

LÉANDRE.

Cela m'engage à m'acquitter de la parole
que je vous ai donnée tantôt. Je vous ai pro-
mis de vous faire voir votre amant du bal.

FLAVIE.

Air : Des Folies d'Espagne :

Ton amitié n'est guère délicate :
Ne crains-tu point qu'il n'occupe mon cœur !

LÉANDRE.

Non ; son plaisir , comme le mien , me flatte ;
Et de son bien dépend tout mon bonheur.

SCÈNE XI.

FLAVIE, LÉANDRE, LISETTE.

LISETTE.

VOUS voilà-t-il pas encore dans votre
style de roman !

Div

80 LES DEUX SUIVANTES,

Air : Pierrot, tu reviendras tantôt.

Au lieu de l'allonger,
Vous devez l'abréger :
Hâtez-vous d'y songer ;
Le tems presse.

Discours de Cyrus ;
Sont des rebus ,
Du Phébus ,

Qui font trop languir la tendresse.

Dans la situation où vous êtes , les moments sont chers , Mademoiselle ; il ne faut pas vous le cacher plus longtems.

Air : Les cœurs se donnent troc pour troc.

Sous cet habit original ,
Que l'Amour pour vous lui fit prendre ;
Reconnoissez l'homme du bal.
Le voilà.

FLAVIE.

Que viens-je d'entendre ?

LÉANDRE.

Oui , charmante Flavie ; c'est Léandre , le plus tendre des amans. Si mon entreprise vous offense. ...

Air : Nous sommes Précepteurs d'amour.

Accusez-en votre beauté ,
Et le Dieu puissant qui me blesse.
L'excès de ma témérité
Prouve celui de ma tendresse.

FLAVIE

Ce font-là de vos tours, Mademoiselle ; je
sçaurai les reconnoître.

L I S E T T E.

Eh ! bien , il n'y a point tant de façon à
faire: puisque cela vous déplaît, j'y aurai bien-
tôt remedié. Monsieur, vous sçavez par quel
chemin vous êtes venu.

L É A N D R E.

Air : *Ah ! Pierre.*

Tu veux que je te quitte !

Quel ordre rigoureux !

L I S E T T E.

Cherchez un autre gîte.

L É A N D R E.

Ma chere, au nom des Dieux :

L I S E T T E.

Et vite , & vite ,

Délogez de ces lieux :

F L A V I E.

Lisette.

L I S E T T E.

Mademoiselle.

F L A V I E.

Venez me parler. Ne sçavez-vous point
ce que j'ai fait de mon mouchoir ?

L I S E T T E.

Vous le tenez , Mademoiselle.

D v

FLAVIE.

Allez me chercher ce livre dans mon cabinet.

L I S E T T E

J'y vais, ma chere Maitresse; je serois bien trompée, si ce n'est pas là le livre qu'il vous faut.

F L A V I E.

Ah! Léandre. Que ne restiez-vous Clarice? J'aurois été charmée d'entretenir avec vous l'amitié la plus tendre.

L É A N D R E.

Air: Contre un engagement.

Sous ce déguisement,
Que l'amour justifie,
Vous trouvez un amant,
En perdant une amie.
Approuvez-vous, Flavie,
L'hommage qu'il vous rend ?
Le bonheur de ma vie
De cet aven dépend.

Air: Le Tambour à la portiere.

Que j'aie au moins l'espérance
De vous voir souffrir mes vœux.
Vous vous taisez.

F L A V I E.

Mon silence

Parle plus que je ne veux.
Mon cœur, jaloux de sa gloire,

Tâche encor de résister.
 Il dispute une victoire,
 Qu'il ne veuille pas remporter.

L É A N D R E.

Air : *La, la, la, la, la, la*
 Que cet aveu m'enchanté !
 Souffrez qu'à vos genoux...

SCÈNE XII.

FLAVIE, LÉANDRE, LE VICOMTE,
 LISETTE.

LE VICOMTE.

L'ATTITUDE est touchante !
 Je suis content de vous.

FLAVIE.

Si vous sçavez comme elle me fait rire...
 Jamais amant n'a conté son martyre
 Si bien qu'elle le faisoit là.

LISETTE.

La, la, la, &c.

L É A N D R E.

Je m'amusois à répéter un rôle que je veux
 jouer, pour divertir Madame.

LE VICOMTE.

Je me mets de la partie.

D v j

84 LES DEUX SUIVANTES,
L É A N D R E.

Je le compte comme cela.

Air : *Que j'aime à vous entendre !*

Il me vient dans la tête
Le projet d'une Fête ,
Dont vous rirez , je croi.
Pour finir cette affaire ,
Vous m'êtes nécessaire.

L E V I C O M T E.

Tu peux compter sur moi.

L É A N D R E.

Sûrement ?

L E V I C O M T E.

Et en voilà un gage.

L I S E T T E.

Arrêtez vous donc ; songez que vous êtes
devant le monde.

L E V I C O M T E.

De quoi te mêles-tu ?

Air : *De tous les Capucins du Monde :*

Contente-toi d'être sévère ,
Et ne te montre point contraire
Au plaisir qu'une autre me fait.
Des Belles la coûtume est telle :
La plus sage souffre à regret
Qu'on en carresse une autre qu'elle.

L É A N D R E.

Monsieur le Vicomte , venez avec nous
vous mettre au fait.

L I S E T T E.

Vous souvenez-vous, Monsieur, que vous avez donné ici rendez-vous à un Musicien & à un Maître de Ballet ?

L E V I C O M T E.

Je reviendrai ; tu n'as qu'à toujours les recevoir.

S C E N E X I I I.

L I S E T T E, A G A T H I N E.

L I S E T T E.

JE me passerois bien de cette commission.
Ah ! ah ! voici la petite sœur de Flavie ; voulez-vous quelque chose, Mademoiselle ?

A G A T H I N E.

Accommodez-moi cela, je vous en prie.

Air : Menuet de Grandval.

Ah ! que votre départ m'afflige !

L I S E T T E.

Pourquoi donc ?

A G A T H I N E.

Il est étonnant

Comme Clarice me néglige !

Je ne puis la voir un instant.

86. LES DEUX SUIVANTES,
L I S E T T E.

Air: *Ah! qu'un mari.*

Je lui dirai,
Lorsque je la verrai.

A G A T H I N E.

Si cela dure encor, je m'en plaindrai.

Zeste, zeste,
Qu'elle est prestee!
Malepeste,
Quelle ardeur,

Lorsqu'il s'agit de ma sœur!

Mais si c'est moi qui demande un service,

On est sourd,
On est lourd;
On est gourde;

D'où vient cette injustice?

L I S E T T E.

C'est que Mademoiselle votre sœur va se marier; il faut plus de soins après elle.

A G A T H I N E.

Bon! se marier! ma chere mere lui a demandé tantôt devant moi si elle seroit bien aise; elle n'a pas eu l'esprit de dire oui.

L I S E T T E.

Tout de bon!

A G A T H I N E.

Au lieu de répondre résolument: ma chere mere, je serai charmée de vous obéir,

Air : *Ne m'entendez-vous pas ?*

Laisant tomber les bras ,

Et restant immobile ,

Cette grande imbécille

A répondu si bas ,

Qu'on ne l'entendoit pas.

Cela me fâche contre elle.

L I S E T T E.

Pourquoi cela ?

A G A T H I N E.

Air : *Tout ci , tout ça.*

Oh ! vraiment , je voudrois déjà ;

Tout ci , tout ça ,

Voir cette affaire terminée.

L I S E T T E.

Qu'est-ce qui vous en reviendra ?

Tout ci , tout ça.

A G A T H I N E.

Voyez-vous ! c'est ma sœur aînée.

J'ai bonnes raisons pour cela ,

Tout ci , tout ça ;

Mon tour après viendra.

L I S E T T E.

Air : *Est-ç' que ça se demande ?*

Pour l'hymen fort se presser ,

C'est trop de diligence.

A G A T H I N E.

On dit qu'on n'y peut trop penser ;

Voilà pourquoi j'y pense.

L I S E T T E.

Quoi ! d'un Mari

Voulez-vous ?

A G A T H I N E.*Oui !***L I S E T T E.**

La petite friande !

De cet époux

Que ferez-vous ?

A G A T H I N E.

Est-ç' que ça se demande ?

L I S E T T E.*Air : Ouiche, ouiche !*

Mais encor, qu'en voulez-vous faire ?

A G A T H I N E.

En vérité, quel discours !

Ce que l'on en fait d'ordinaire.

L I S E T T E.

C'est donc pour boudier toujours.

A G A T H I N E.

Ah ! ouiche, ouiche !

L I S E T T E.

Un mari n'est bon qu'à cela.

A G A T H I N E.

Comme elle triche !

Ouiche, ouiche !

Et oui-dà !

L I S E T T E.C'est-à-dire que vous ne vous ferez point
tant prier que Mademoiselle votre sœur.**A G A T H I N E.**

Oh ! non.

Air : *Opégué.*

Si le Dieu de Cythere
Vient m'offrir un Mari ;
Je ne tarderai guère
A prendre mon parti.
Je finirai l'affaire ,
En chantant d'un air gai ;
Opégué , mon compere ,
Gué , gué , gué ,
Opégué.

L I S E T T E.

La petite friponne est bien rusée ! Voilà
Monsieur le Vicomte avec ses Musiciens ;
cédons-leur la place.

S C E N E X I V.

LE VICOMTE , LE M^e. DE MUSIQUE,
LE M^e. DE BALLET , & leur Suite.

LE VICOMTE.

MESSEIERS , sur la réputation de vos ta-
lens , j'ai pris la liberté de vous man-
der pour une fête que je veux donner.

LE M^e. DE DANSE.

Vous nous faites honneur , Monsieur.

LE M^e. DE MUSIQUE.

Je me flatte que vous serez content de
votre serviteur.

90 **LES DEUX SUIVANTES,
DIVERTEMENT.**

Air.

Je chante des yeux de Catin
L'ardeur vive & brillante ;
Du papillon tendre & badin
Je peins la flamme errante ;
Du Dieu du vin ,
Le verre en main ,
Je sçais chanter la gloire.
Tout est saillant , tout est joli ;
Ut si , ut sol , ut si , ut fa , ut si , ut mi ♯
Dans mes chansons à boire.

LE Me. DE BALLET.

Air.

Voyez ce pas : ah !
Cet entrechat : ah !
Ce joli bras : ah !
Fait-on cela
A l'Opera ?

LE VICOMTE.

Qui sont ces gens-là.

LE Me. DE MUSIQUE.

Ce sont des Musiciens que j'ai fait habiller
pour vous rendre plus sensible un Duo de
ma composition entre Héraclite & Démocrite.
Voulez-vous l'entendre ?

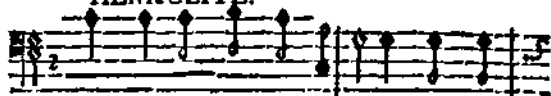
LE VICOMTE.

Volontiers.

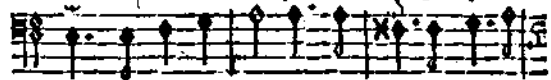
LE Me. DE MUSIQUE.

A vous , Héraclite.

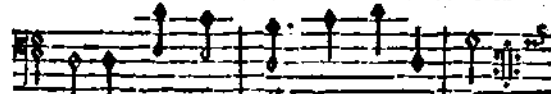
VAUDEVILLE.
HERACLITE.



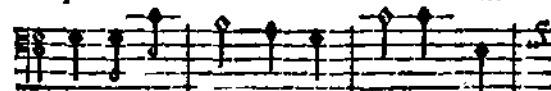
L'Homme, au fond, n'est qu'artifice, Quoiqu'il



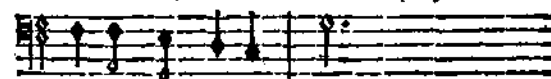
ait un beau dehors. L'inconstance & le ca-



price Font mou- voir tous ses res- sorts.



Sa raison, loin de l'ins- truire, Court



avec lui s'éga- rer.

DÉMOCRITE.



Pour- rois- je ne pas ri- re ?

HERACLITE.

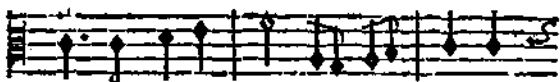


Pour- rois- je ne pas pleu- rer ?

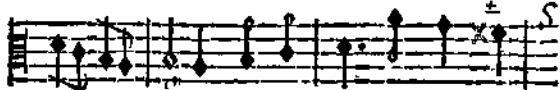
92 *LES DEUX SUIVANTES,*
DÉMOCRITE.



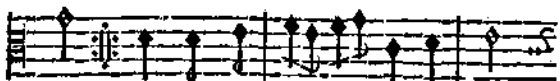
SOu-rant de l'Aca-dé-mi-e, Souvent



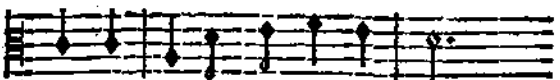
un jeune É-co-lier A la plaïsan-



te ma-ni-e De se croire un grand guer-

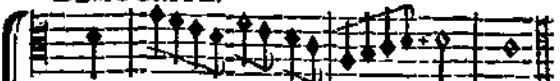


rier. Sous la cui-ras-se, il s'ad-mi-



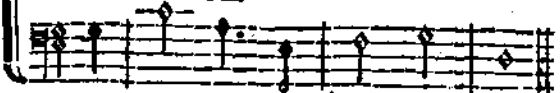
re, En Cé-sar se fait ti-rer.

DÉMOCRITE.



Pour-rois-je ne pas ri-re ?

HÉRACLITE.



Pour-rois-je ne pas pleu-rer ?

HÉRACLITE,

Conduite par la finance ,
 Thémis , en bien des climats ,
 Ne se sert de sa balance
 Que pour peser les ducats ;
 En vain la veuve soupire ,
 On la laisse murmurer.

Tous deux. Pourrois-je , &c.

DÉMOCRITE.

Grapignan prit une femme
 Moins inhumaine que lui :
 Aux mineurs la bonne Dame
 Rend les vols de son Mari.
 Elle adoucit le martyre
 Qu'aux Clercs il fait endurer.

Tous deux. Pourrois-je , &c.

HÉRACLITE.

Ici nous voyons en chaise
 Plus d'un grave Médecin ,
 Qui , pour rouler à son aise ,
 Eclaircit le genre humain.
 Dans l'équipage du Sire ,
 La Mort se fait voiturier.

Tous deux. Pourrois-je , &c.

DÉMOCRITE.

Nous voyons plus d'un Messire ;
 Qu'on a fait , un beau matin ,
 Avec un placard de cire ,
 Sur un large parchemin ,

94 LES DEUX SUIVANTES.

Comme un soutien de l'Empire
Vouloir se faire honorer.

Tous deux. Pourrois-je, &c.

HÉRACLITE.

O que Paris est fertile
En ces maris curieux,
Qui vont tout sçavoir en ville,
Pour ne rien sçavoir chez eux !
Sur les coups de la sayre
Plutus sçait les rassurer.

Tous deux. Pourrois-je, &c.

DÉMOCRITE.

De ces foux que peut-on croire,
Qui d'un Avocat font choix,
Pour mettre dans un Mémoire
Leur sottise en beau François;
En plein Barreau se font dire
Ce qu'on devroit ignorer ?

DÉM. Pourrois-je ne pas rire ?

HÉR. Pourrois-je ne pas pleurer ?

LE M^e. DE BALLET.

A moi le dé : allons, Messieurs.

On danse.

LE VICOMTE.

Cela est fort bien, Messieurs : suivez-moi ;
je vais vous mettre à l'ouvrage.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.
LE VICOMTE, LUCINDE.

LUCINDE.



Où s nous donnez donc ce soir le bal ?

LE VICOMTE.

Oui, ma sœur.

LUCINDE.

Air : Si vous désirez la voir.
Ma fille a l'esprit chagrin,
Et j'ai beau lui dire
De prendre un air plus serein ;
Toujours elle empire.

LE VICOMTE.

Je veux, par quelque plaisir,
Tâcher de la divertir,
Et de la faire rire.

Clarice me secondera.

LUCINDE.

Elle en est capable.

96 *LES DEUX SUIVANTES,*

Air : Monsieur l'Abbé , où allez-vous ?

LE VICOMTE.

Elle voudroit , avant le bal ,
Vous donner un petit régal.
C'est un coup de sa tête.

LUCINDE.

Eh ! bien ?

LE VICOMTE.

Elle est là qui s'apprête.

LUCINDE.

Je m'en doutois bien.

Il y a deux heures que je ne l'ai vûe ; vous
sçavez ce que c'est , apparemment,

LE VICOMTE.

Oui ; mais je veux que vous ayez le plaisir
de la surprise.

LUCINDE.

A quoi pensent ces gens de laisser entrer
quelqu'un sans annoncer ? A qui en voulez-
vous , Monsieur ?

SCENE II.

LÉANDRE, LUCINDE, LE VICOMTE.

LÉANDRE.

A Vous , Madame.

LUCINDE.

Ah ! c'est cette folle de Clarice. Tourne-
toi donc que je te regarde : elle est à mer-
veille.

LE

LE VICOMTE.

Air : *L'autre jour, allant à Charone.*

Sous cet habit de Petit-Maître,
L'on ne pourra la reconnoître.

LUCINDE.

En cavalier elle est si bien,
Que jamais on ne peut mieux être,
En cavalier elle est si bien !

On diroit qu'il n'y manque rien.

Où a-t-elle pris cet habit ?

LE VICOMTE.

C'est moi qui le lui ai fait prêter ; je vais
voir comment vont nos préparatifs.

SCENE III.

LUCINDE, LÉANDRE.

LUCINDE.

AS-tu peur de manquer le bal ? Te voilà
prête de bonheur.

LÉANDRE.

Oh ! j'aime cet habit à la folie ; je sçais
qu'il me va bien ; ce n'est pas d'aujourd'hui
que je le mets.

LUCINDE.

Changeons de discours. As-tu parlé à ma
fille comme je te l'ai ordonné ?

Tome II.

E

L É A N D R E.

Oui, Madame.

L U C I N D E.

Air : Le jus d'Octobre.

As-tu vû ce qu'elle a dans l'ame ?

Tes soins ont-ils eu du succès ?

L É A N D R E.

Elle m'a déclaré, Madame,

Ses sentimens les plus secrets.

L U C I N D E.

Tu sçais donc ce qui cause son aversion pour le mariage. Je viens encore de lui en parler : elle m'a répondu en fille soumise à ses devoirs ; mais. . .

Air : Oh ! oh !

A travers son obéissance,

J'ai vû certaine répugnance.

Qui peut ainsi la révolter ?

Pour l'hymen cette indifférence,

Oh ! oh !

Est aujourd'hui du fruit nouveau.

L É A N D R E.

Air : Je le sens bien.

Elle croit, suivant son langage,

Qu'on trouve un fâcheux esclavage

Dans ce lien.

L U C I N D E.

D'amour une secrète atteinte

Cause peut-être cette feinte.

L É A N D R E.

Je n'en crois rien.

Elle me disoit encore il n'y a qu'un moment : ah ! Clarice , que vous êtes heureuse de pouvoir conserver votre liberté ! Je vous assure que si j'étois ma maitresse. . . .

Air : Je vous aime de tout mon cœur.

De l'hymen les plus doux appas
Ne me tenteroient pas ,
Et qu'une amie ,
Sensible autant que vous ,
Peut à Flavie ,
Tenir lieu d'un époux.

LUCINDE.

Attends , je me doute de ce que c'est ; tu lui as fait un tableau des amans , qui n'est pas à leur avantage ; cela , & l'histoire que tu nous as contée , l'auront prévenue contre les hommes.

LÉANDRE.

Je le crois de même.

Air : Réveillez-vous.

Du mal puisque je suis la cause ,
C'est à moi de le rétablir ;
Et c'est ce que je me propose ,
Si vous voulez y consentir.

LUCINDE

Cela se peut-il ?

LÉANDRE.

Aisément. Mon déguisement m'en fournit les moyens.

E ij

100 *LES DEUX SUIVANTES,*
LUCINDE.

Que veux-tu faire ? Voyons.

LÉANDRE.

Air : Tout cela m'est indifférent.
Je veux , si j'ai votre agrément ,
Jouer une scène d'amant
Après de la belle Flavie ;
Souffrez que , par ce tour badin ,
Clarice la réconcilie
Avec le sexe masculin.

LUCINDE.

En voici bien d'une autre. Chevalier, vous me paroissez dangereux ; je ne donne pas comme cela ma fille.

LÉANDRE.

Ma chère maîtresse , que je vous donne ce plaisir , je vous en prie.

LUCINDE.

Crois-tu te tirer de ce rôle-là avec honneur ?

LÉANDRE.

De façon qu'on y sera trompé ; cela me seroit difficile avec quelqu'un que je n'aime-rois pas : mais pour Mademoiselle ,

Air : Jardinier , ne vois-tu pas ?
Je l'aime aussi tendrement
Que pourroit faire un amant ;
Jamais je ne chercherai
Ce qu'il me faudra dire ,
Et seulement je suivrai
Ce que le cœur m'inspire.

LUCINDE.

Je le veux bien , quand ce ne seroit que
pour la réjouir.

Air : Le jus charmant du petit bois.

Par un discours doux & flatteur ,
Tu la mettras de bonne humeur ;
Sa gaité , malgré ses dégoûts ,
Lui fera prendre un air plus doux
Pour son époux.

Il arrive incessamment ; je serois fâchée
qu'il fût mal reçu.

LÉANDRE.

Laissez-moi faire.

LUCINDE.

Sans adieu , Chevalier.

LÉANDRE.

Air : Dans les Gardes Françoises.

Ah ! quel heureux présage ,
Pour mes tendres desirs !
Acheve ton ouvrage ,
Puissant Dieu des soupirs.

SCÈNE IV.

L I S E T T E , L É A N D R E .

L I S E T T E .

VOS affaires vont bien, à ce qu'il me paroît ?

L É A N D R E .

A merveille ; Lucinde a donné elle-même dans le panneau.

L I S E T T E .

Air : Bouchez , Náyades.

J'ai réfléchi sur votre idée.

Une inquiétude fondée !

M'allarme pour votre projet ;

Je n'y vois pas bien clair, de grace ;

Mettez-moi cela plus au net.

L É A N D R E .

Explique ce qui t'embarrasse.

L I S E T T E .

Je sçais que sous l'habit de Cavalier, vous voulez en présence de la mere faire votre cour à la fille ; à quoi cela aboutira-t-il ? Voyons.

L É A N D R E .

Je veux, dans une espece de jeu, la demander en mariage, & faire souvenir Lucinde de la promesse qu'elle m'a faite.

Air : *Du haut en bas.*

En badinant,

Je ferai tant , près de la mere ;

En badinant,

Que j'aurai son consentement.

Sur un contrat que je fais faire ;

Elle signera , je l'espère ,

En badinant.

L I S E T T E.

Air : *De Joconde.*

Je doute fort que vous puissiez

Avoir sa signature ;

Mais supposé que vous l'avez ,

Est-ce assez pour conclure ?

D'un pere votre sort dépend :

Aurez-vous son suffrage ?

Croyez-vous , sans empêchement ,

Finir ce mariage ?

L É A N D R E.

Je suis certain de ce côté-là ; je t'ai déjà dit qu'il y a trois ans que l'envie de voyager me prit , & que mon pere n'y voulant point consentir , je partis un jour sans rien dire. Je sçais qu'il a été très-affligé de mon départ , & qu'il donneroit tout au monde pour me revoir.

Air : *Petits oiseaux.*

Des lieux où je reçus la vie

Je suis voisin , dans ce séjour ,

Et j'y passois à mon retour ,

Lorsque j'y vis Flavie.

E iv

Mon pere m'aimant autant qu'il fait , si je puis lui présenter une épouse si charmante , crois-tu qu'il s'oppose à mon bonheur ?

L I S E T T E .

Cela me rassure un peu ; voilà Monsieur le Vicomte : je ne veux point troubler un si doux tête à tête.

S C E N E V .

LE VICOMTE, LÉANDRE.

LE VICOMTE.

ENFIN , je te trouve seule.

Air : Ma raison s'en va bon train :

Morbleu , que j'en suis joyeux !

A présent qu'aucun fâcheux

Ne peut nous troubler ,

Nous pourrons parler

D'affaire d'importance :

Nous avons un compte à régler ,

Où je suis en avance ,

Lon , la ,

Où je suis en avance.

Air : Quand je te vois , mon aimable Lisette.

J'ai fait pour toi ,

Trop aimable friponne ,

J'ai fait pour toi

Ce qui dépend de moi.

Qui me paîra

Du soin que je me donne ?

Qui me paîra

De ce service-là ?

L É A N D R E.

Air : *Nanette a beau faire la fiere.*

Comptez sur ma reconnoissance :

Elle agira sûrement :

Mais il faut prendre patience.

L E V I C O M T E.

Quand verrai-je ce moment ?

L É A N D R E.

Il viendra dans son tems ; ne me pressez point,

Air : *Du Camp de Porché-Fontaine.*

La récompense d'un plaisir

Perd de son prix, quand on l'exige.

L E V I C O M T E.

Pour moi , je ne fais point languir ,

Et si-tôt que quelqu'un m'oblige ,

Pan , patapan , patapan , pan , pan ;

Je le paye toujours comptant.

L É A N D R E.

Cela est-il bien sûr ? Je me souviens d'une chanson qui dit au sujet de ceux qui promettent beaucoup :

E v

Air : *No m'entendez-vous pas ?*

Ne les écoutez pas :

Ces conteurs de fleurettes

Sont comme des trompettes ,

Qui sonnent les combats ,

Et ne combattent pas.

LE VICOMTE.

Tu me piques : il ne sera pas dit que... Sans
ma sœur , tu aurois vu beau jeu.

S C E N E V I.

LUCINDE, FLAVIE, LE VICOMTE,
LÉANDRE.

LUCINDE.

MA fille, voilà un Cavalier qui vous at-
tend de pied ferme : vous n'avez qu'à
bien vous tenir.

FLAVIE.

Un amant comme cela n'est point à crain-
dre ; voilà comme je les aime.

LÉANDRE.

Air : *Ici je fonde une Abbaye.*

Je suis un Amant , je vous jure ,

Très-réel & rempli d'ardeur.

On peut bien changer ma figure :

Mais on ne peut changer mon cœur.

LE VICOMTE.

Bien débuté.

LUCINDE.

Quel nom donnerons-nous à ce beau Cavalier.

LE VICOMTE.

Celui de Léandre ; c'est un nom à bonnes fortunes.

LUCINDE.

Eh ! bien, Monsieur Léandre, quelles nouvelles ?

LÉANDRE.

Air : A l'ombre de ce verd bocage.

Par tous les Docteurs de Cythere

L'autre jour il fut agité,

Qui de l'Amour ou de sa mere

Possédoit le plus de beauté.

Ce que je vois dans cet asyle

Me cause un pareil embarras,

Et je ne sçais qui de la fille

Ou de la mere a plus d'appas.

LUCINDE.

Comment donc, petit coquet ! vous en contez à deux à la fois ! Tenez-vous-en à votre maitresse.

LÉANDRE.

Il faut obéir.

E v j

108 *LES DEUX SUIVANTES,*

Air: La tranquille indifférence.

Mon cœur aujourd'hui s'engage

A vous offrir tous ses vœux ;

Je chéris mon esclavage ,

Mes fers me sont précieux.

Oui , ma Reine ,

Votre chaîne

Fait mon bonheur le plus doux ,

Et vos charmes

Sont les armes

Dont j'aime à sentir les coups.

LUCINDE

Cela est à merveille.

LE VICOMTE

Charmant !

Air: C'est chez vous.

C'est chez vous

Qu'on voit briller les attraits les plus doux :

C'est chez vous ,

Qu'Amour les rassemble tous.

Où peut-on voir la beauté ,

Les graces , la majesté ?

Où trouve-t-on des yeux dont la douceur

Va jusqu'au cœur ?

C'est chez vous , &c.

LUCINDE

Très-bien.

LE VICOMTE.

Parfaitement.

LÉANDRE.

Oh ! cela iroit bien mieux, si Mademoi-
selle vouloit bien y répondre ; il faut qu'un
Acteur soit secondé.

LUCINDE.

Ma fille, je vous le permets.

LE VICOMTE.

Allons, ma nièce.

LÉANDRE.

Ma chere maitresse, puisqu'on vous le
permet, pourquoi balancer ?

FLAVIE.

Air : Je ne sçais ce qu'il me veut dire.

Malgré moi, mon ame interdite

Epreuve un doux saisissement.

D'où vient le trouble qui m'agite ?

Qui cause en moi ce mouvement ?

Je ne sçais ce qu'il me veut dire ;

Mais je sens mon cœur qui soupire.

LÉANDRE.

Achevez mon bonheur, Mademoiselle.

FLAVIE.

Qui me répondra de votre constance ?

Air : D'Opera.

Lorsque par la difficulté

Un amant se trouve excité,

Il redouble ses transports ;
 A chaque instant nouveaux efforts ;
 Petits soins , égards ,
 Doux & tendres regards ;
 Il n'est rien qu'il ne mette en usage :
 C'est , à tout moment ,
 Un nouveau compliment :
 Mais répondant à ses feux ,
 Et le rendant heureux ,
 Bientôt nous faisons un volage.

LUCINDE.

Elle a raison.

LÉANDRE.

Charmante Flavie, connoissez mieux votre pouvoir.

Air : Adieu , ma chere maitresse.

On reste sous votre empire ,

Dès qu'une fois on y vient.

Votre beauté nous attire ,

Votre douceur nous retient.

LE VICOMTE.

Voilà du fin.

LUCINDE.

Du plus galant.

LÉANDRE.

Je suis charmé de votre suffrage : il me détermine à vous demander une grace.

LUCINDE.

Quoi ?

LÉANDRE.

Me voilà homme, comme vous le voyez.

LUCINDE.

Eh ! bien ?

LÉANDRE.

Vous souvient-il de la promesse que vous m'avez faite au sujet de Mademoiselle.

Air : Vous me l'avez dit, souvenez-vous-en,

Je dois être son époux,

J'en ai parole de vous.

Je vous somme, en ce moment ;

Vous me l'avez dit, souvenez-vous-en ;

Je vous somme, en ce moment,

De remplir l'engagement.

LUCINDE.

Volontiers, Chevalier ; mais,

Air : De Belphegor.

Il faut que ma fille y consente :

LE VICOMTE.

Son oncle ne la gêne point

Sur ce point.

LÉANDRE.

Ma Reine, en êtes-vous contente ?

Voulez-vous de moi pour mari ?

Dites oui.

FLAVIE.

Ah ! que votre ardeur est pressante !

Puisque ma mère le veut, j'y consens.

112 *LES DEUX SUIVANTES,*
LÉANDRE.

Air : J'avois un beau rofier.

D'un éternel amour

Je vous offre ce gage.

FLAVIE.

Du plus sincère retour

Recevez ce témoignage.

Ah ! si je me dégage,

Je veux perdre le jour.

LÉANDRE.

Ma chère maman, que je vous embrasse.
Mon cher oncle, que je suis charmé de
vous appartenir !

LUCINDE.

Il n'y a point de Comédien qui puisse
mieux jouer ; tout cela est pris dans la nature
même.

LÉANDRE.

Ma chère épouse,

Air : Sçais-tu la différence ?

Je ne veux pas qu'on dise

Que je ne suis mari

Qu'à demi ;

L'amant qui temporise

De ses délais souvent

Se repent.

Terminons dans l'instant.

Air : *Quand le péril est agréable.*

Allons achever notre ouvrage.

Venez.

LUCINDE.

Quel est votre dessein ?

LÉANDRE.

De donner la dernière main

à notre mariage.

Nous allons chez le Notaire. Allons, allons, Mademoiselle, je suis votre maître, une fois ; vous devez m'obéir.

SCENE VII.

FLAVIE, LISETTE, LUCINDE,
LE VICOMTE.

LISETTE.

ATTENDEZ, Madame ; demeurez.

LE VICOMTE.

Air : *Je n'ai pas le pouvoir.*

Je vais signer comme témoin.

LISETTE.

Il n'en est pas besoin.

(*À Lucinde.*) J'aurois, Madame à vous parler ;

Où voulez-vous aller ?

Je vous avertis qu'il vient d'arriver deux chevaux conduits par une espèce de valet de chambre.

114 LES DEUX SUIVANTES,
LE VICOMTE.

Point de maître !

LUCINDE.

Air : *La Baronne,*

L'inquiétude.

Vient dans ce moment me saisir :

D'un mal souvent c'est le prétexte.

Voici Lubin qui vient bannir

L'inquiétude.

C'est peut-être mon gendre ; lui seroit-il
arrivé quelque malheur ?

LISETTE.

On nous a dit qu'il étoit descendu à deux
pas , & qu'il alloit venir, Allons le joindre ,
Flavie.

SCENE VII.

LUCINDE , LUBIN , LE VICOMTE.

LUBIN.

Air : *Un Cordelier.*

JE viens , Madame , en hâte vous apprendre
Qu'ici votre gendre ,
Tout frais arrivant ,
Va paroître à l'instant ;
Monsieur Orgon , c'est ainsi qu'il se nomme ;
Justes Dieux ! quel homme !
Sur ce choix charmant
Je vous fais compliment.

Air : *Belle Iris , vous avez deux pommes.*

Oh ! le drôle de personnage !
 Il gronde , il murmure tout bas ,
 Lève les yeux , fait des hélas !
 Jurant contre le mariage ,
 Parcourt l'anti-chambre à grands pas ;
 Pour moi , je crois qu'il a des rats.

Tenez , le voilà.

SCENE IX.

M. ORGON, LUCINDE,
 LE VICOMTE.

LUCINDE.

Air : *Allons , gai , d'un air gai,*

JE suis votre servante.

ORGON.

Serviteur.

LUCINDE.

Comment vous portez-vous ?

ORGON.

Pas bien.

LUCINDE.

Enfin , je suis contente.

ORGON.

Et moi , non.

116 LES DEUX SUIVANTES,

LE VICOMTE.

Monsieur, embrassons-nous,

Allons, gai,

D'un air gai.

LUCINDE.

Air : *Ah ! qu'il est beau, l'oiseau !*

Vous parlez bien froidement !

LE VICOMTE.

Vous touchez à l'heureux moment ;

Courage, courage.

Il est apparemment

Las du voyage.

LUCINDE.

Air : *Les Folies d'Espagne.*

Vite un fauteuil ; que Monsieur se repose.

Remettez-vous, quittez cet air chagrin.

Il est saisi : quelle en est donc la cause ?

Avez-vous vu des voleurs en chemin ?

ORGON.

Ouf.

LUCINDE.

Qu'avez-vous ?

LE VICOMTE.

Vous trouvez-vous mal ?

LUCINDE.

Votre silence m'inquiète.

LE VICOMTE.

Parlez donc.

LUCINDE.

A quoi pensez-vous ?

O R G O N.

Air : Tarare , poupon.

Je pense que j'ai fait une insigne folie ;
De choisir un objet que je connoissois peu ;

Que pour vous , ni Flavie ,

Je ne veux dans ce lieu

Revenir de la vie :

Adieu.

L E V I C O M T E.

On ne s'en va point comme cela.

L U C I N D E.

On ne fait point cet outrage à une fille
comme la mienne.

O R G O N.

A une fille comme la vôtre , Madame !
Elle est vraiment fort sage , & vous êtes bien
informée de ce qui se passe chez vous !

L U C I N D E.

Que voulez-vous dire ?

O R G O N.

Je veux dire qu'à l'heure que je parle , elle
est fort agréablement occupée.

Air : Attendez-moi sous l'orme.

Avec un personnage ,

Que je n'ai pu bien voir ,

Ici près , sous l'ombrage ,

Je viens d'apercevoir

L'innocente Flavie.

118 LES DEUX SUIVANTES,

LUCINDE.

Le fait est-il constant ?

ORGON.

Je vous le certifie.

LE VICOMTE.

Le mal n'est pas bien grand.

ORGON.

Je crois qu'ils ont perdu l'esprit.

Air : *En batifolant.*

Il gesticuloit

Galamment près d'elle ;

D'amour lui parloit.

LE VICOMTE.

Pûre bagatelle.

ORGON.

Il l'appelloit

Mon cœur, ma Belle,

Et cætera.

LE VICOMTE.

Non, non, ce n'est rien que cela.

ORGON.

Ces gens-là n'entendent pas le François.

LE VICOMTE.

Permettez, Monsieur, . . .

ORGON.

Air : *Et ne vous estomaquez pas.*

De tous les discours je suis las ;

LE VICOMTE.

Et ne vous estomaquez pas :
Pour un jeu , c'est trop de fracas.

ORGON.

Hon , hon , marbleu !

Quel jeu !

LE VICOMTE.

Et ne vous estomaquez pas.

LUCINDE.

Sérieusement , Monsieur ,

Air : *Quand on a prononcé*

Vous croyez que je suis une mere à la mode ?

ORGON.

Sans doute.

LUCINDE.

Vous trouvez mon humeur...

ORGON.

Très-commode.

LUCINDE.

Vous jugez sans quartier & sans rabattre....

ORGON.

Rien.

LUCINDE.

Que ma fille fait....

ORGON.

Mal.

LUCINDE.

Et que vous pensez....

ORGON.

Bien.

LUCINDE.

Cela devient sérieux ; il faut vous défabu-

fer. Sçachez, Monsieur, que l'amant que vous avez cru voir avec ma fille, c'est ma femme de chambre qui est déguisée en homme pour nous réjouir.

OR G O N.

Quel conte !

LE VICOMTE.

Air : *Lere, la.*

Cette friponne a le talent
De faire si bien le galant,
Qu'on ne peut mieux le contrefaire ;
Lere la, !

Lere, lan lere, lere, lan la.

LUCINDE.

Air : *Confiteor.*

Pour vous guérir parfaitement
D'un vain soupçon qui nous outrage,
Il faut aller tout doucement
Les surprendre dans ce bocage.
Vous qui sçavez le rendez-vous,
Allons, Monsieur, conduisez-nous.

LE VICOMTE.

Chut, paix.

Air : *Vous en venez.*

Cachez-vous, je les vois paroître ;
Vous allez bien-tôt reconnoître
Le Rival que vous soupçonnez.
Vous en tenez, vous en tenez :
Ah ! je vois bien que vous en tenez.

SCENE

SCENE X.

LUCINDE, & les Acteurs précédens.

LE VICOMTE.

Air : Tique , tique , taque.

APPROCHEZ , la belle enfant ;
 Et vous , Monsieur son galant :
 Avant de l'avoir pour femme ,
 Tique , tique , taque , & lon , lan la ;
 Il faut faire un coup de lame
 Avec ce cavalier-là.

LUCINDE.

Il vient vous enlever votre épouse.

LÉANDRE.

J'y perdrai plutôt la vie.

LUCINDE.

La folle !

LE VICOMTE.

Elle soutient la gageure jusqu'au bout.

LÉANDRE.

Oui ; je la soutiendrai : ciel ! que vois-je ?

ORGON.

Air : O lon , lan la , landerira.

Quoi ! C'est donc là cette Suivante ?

O lon , lan la ,

Tome II.

F

Landerira.

Elle est vraiment fort amusante !

O lon , lan la ,

Et très plaisante ,

O lon , lan la.

L U C I N D E.

Oui la voilà.

O R G O N.

Apprenez , Madame , que vous êtes dans l'erreur , & que cette prétendue Soubrette est un Cavalier que je connois parfaitement.

L U C I N D E.

Ciel ! je suis trompée !

L E V I C O M T E.

Je n'en puis revenir.

O R G O N.

Après cette aventure , vous jugez bien que je n'épouserai pas Mademoiselle.

L U C I N D E.

Air : *Des Trembleurs.*

Traître , il faut que ma vengeance
Punisse ton insolence.

Après une telle offense ,
Crois-tu que j'en reste là ?

Et toi , qui sous l'apparence
D'une crédule innocence ,

A trahi ma confiance ,
Un Couvent me vengera.

ORGON.

Doucement, Madame : pourquoi se fâcher ? Il y a remède à tout.

Air : *Vivons comme le voisin vit.*

Je prends un sincère intérêt
 Au mal qui vous possède.
 Puisque cette épouse vous plaît ;
 Mon fils, je vous la cède.

LÉANDRE.

O mon père !

LUCINDE.

Qu'entends-je ?

LE VICOMTE.

Je ne sçais où je suis.

ORGON.

Madame, je vous rends la parole que vous m'avez donnée ; disposez-en en faveur de mon héritier.

Air : *L'horoscope accompli.*

D'un gros bien me voyant le maître ;
 Du sort de mon fils incertain ,
 En moi son absence fit naître
 D'un second hymen le dessein.
 Le ciel qui vient de me le rendre ;
 Le destine pour votre gendre...
 Si vous l'acceptez pour mari,
 Tout mon desir est accompli.

F ij

L É A N D R E.

Air : *De tout tems le jardinage.*

Par l'amant le plus fidele,

Par la flamme la plus belle,

Laissez toucher votre cœur.

Permettez qu'avec Flavie,

Je m'unisse pour la vie :

Je vous devrai mon bonheur,

LE VICOMTE.

Je crois qu'il n'y a point à balancer,

L U C I N D E.

Air : *Pour la Baronne,*

Je vous la donne,

Et je suis un conseil prudent.

Puisque l'Amour ainsi l'ordonne,

De moi recevez ce présent ;

Je vous la donne.

SCENE XI. & dernière.

des Acteurs précédens , L I S E T T E.

L I S E T T E.

J'É me tenois cachée de peur de l'orage ; il est passé, je puis paroître. Madame, ne me grondez pas, je vous en prie ; ni vous, Monsieur.

Air : Ton himeur est , Catherine.

Contre moi votre colere
Seroit ici sans raison ;
Puisque mes soins ont sçu faire
Le bien de cette maison.
Je donne un fils à son peré ,
Un charmant neveu pour vous ,
Un gendre aimable à la mere
A la fille un tendre époux.

LE VICOMTE.

On te pardonne tout en faveur du succès.

Air.

Aux transports les plus doux ;
Mes amis , livrons-nous ;
Réjouissons-nous tous.
Chantons & faisons les foux.
Jeux & Ris , rassemblez-vous ;
Amours , faites-nous sentir vos coups.
Aux transports les plus doux ,
Mes amis , livrons-nous ;
Réjouissons-nous tous.
Chantons & faisons les foux.

✕

F iij

D I V E R T I S S E M E N T.

C A N T A T I L L E.

Volez & regnez sur notre ame,
 Jeux badins : comblez nos desirs.
 C'est dans les fêtes qu'on s'enflamme,
 Et l'Amour n'est pas loin, quand on voit les Plaisirs
 De la danse & du chant l'amorce enchanteresse
 Ouvre les cœurs à Cupidon.
 Ils réveillent la tendresse,
 Et font dormir la raison.
 Volez & regnez sur notre ame, &c.

✕ ✕ ✕

V A U D E V I L L E.

Air : C'est ma devise.

JE ne trouve rien de charmant
 Comme les Belles ;
 Je ne pourrais un seul moment
 Vivre sans elles.
 Mais fais jamais trop m'engager ;
 Je les courtise.
 Toujours aimer , souvent changer ;
 C'est ma devise.

✕

Belles , quand un perfide amant
 Vous sacrifie ,
 Si vous pleurez son changement ;
 Quelle folie !
 Pour moi , loin d'en prendre souci ;
 Je le méprise.
 De même qu'il te fait , fais lui ;
 C'est ma devise.



Ne jugeons jamais d'un amant
 Par la figure ;
 Un beau dehors est rarement
 D'un bon augure.
 Quelque mérite qui d'abord
 Chez eux reluit ,
 Belle montre & peu de rapport ;
 C'est leur devise.



Beau sexe , contre nous suspends
 Ton vain murmure ;
 Si nous trompons , tu nous le rends
 Avec usure.
 Ton cœur , plus que nous aguerri ,
 Bien mieux déguise.
 A trompeur , trompeur & demi ;
 C'est ta devise.



F iv

Au tems jadis tous les époux
 Étoient sévères ;
 De l'honneur ils étoient jaloux :
 Quelles chimères !
 Ceux de nos jours ont un esprit
 Qui s'humanise.
 Moins d'honneur & plus de profit ;
 C'est leur devise.



Vous plaire est un bien que Jacot
 Aime à la rage ;
 Je préférerois au gros lot
 Votre suffrage.
 Il n'est rien là de fanfaron ;
 Tout est franchise.
Ridendo , dicere veron ;
 C'est ma devise.



Avec Bacchus & les Amours ;
 On me voit rire ;
 Mais ma raison garde toujours
 Tout son empire.
 Chaque plaisir flatte mon goût ;
 Sans qu'il me nuise ;
 Rien par excès, un peu de tout ;
 C'est ma devise.

F I N.